



pièce en un acte médical

Faut dire j'ai été tellement concentré à travailler, faire des heures sup pour lui payer des jouets, ce qu'elle voulait, oh en fait elle est pas capricieuse, elle demande pas beaucoup, mais moi je voulais lui donner tout ce qu'elle voulait, elle dit maintenant qu'elle aurait préféré que je rentre plus tôt le soir. On peut pas revenir en arrière, je voudrais revenir en arrière, je pense tout le temps à tout ce que j'ai pas compris. Je pense à nous, on a été seuls à deux, je sais pas si je me fais bien comprendre. Elle était dans sa chambre, je me souviens, avec le chat, elle disait rien, elle mettait pas de musique ni la télé, pourtant elle avait la télé dans sa chambre, non, elle faisait des grands puzzles et moi je faisais rien, j'osais pas la déranger. Maintenant je sais que j'aurais dû lui parler, j'aurais dû aller la voir, mais je savais pas, pourquoi on nous apprend pas à être parents ?

Comment je peux faire maintenant, le temps a passé, elle est grande, c'est trop tard pour les câlins, c'est fini, c'est fini c'est fini, c'est fini pour toujours. Même, c'est trop tard pour lui parler, elle veut plus entendre parler de moi. J'ai entendu que quand on est malheureux pendant son enfance on est jamais heureux après, alors je me dis que j'ai gâché sa vie, putain j'ai gâché la vie de mon enfant ! Comment elle va faire pour aller mieux, est-ce qu'elle va me pardonner ? Moi, je me pardonnerai jamais.

C'est lâche de mourir, mais j'aimerais bien. Si j'étais sûr que ça la ferait aller mieux, je le ferais tout de suite. Je ferais tout ce que je peux, vraiment tout pour me racheter.

En fait c'est vraiment quand elle est partie y a deux mois que je me suis enfoncé. La maison toute seule, la maison pleine de vide, pleine de silence, même son silence me manque même le silence n'est plus le même.

Au boulot ils ont commencé à me charrier en disant que j'avais la tête d'une porte de prison, et moi j'arrivais plus à bosser, le matin se lever c'est tellement dur, se lever c'est comme une douleur, rester debout c'est une douleur, respirer c'est une douleur, chaque minute c'est une douleur. Au boulot un jour mon collègue m'a dit que j'avais des cernes et je sais pas pourquoi ça m'a fait pleurer, pourtant je pleure jamais, je comprends pas pourquoi j'ai pleuré, mais depuis ce jour-là c'est souvent que je pleure. Il m'a dit mais elle va revenir ta tiote, ils sont tous chiants à cet âge-là, mais moi je sais que c'est pas pareil, d'abord parce qu'elle est tout le contraire de chiante, oh, qu'est-ce que j'aimerais bien qu'elle soit chiante, qu'elle me demande de l'argent de poche pour s'acheter des habits à la mode, qu'elle sorte de plus en plus tard et qu'on s'engueule, qu'est-ce que j'aimerais bien, au lieu de ça elle est froide, elle est glaciale, elle est éteinte.

Et puis pour revenir à ce jour-là où le collègue il m'a dit ça, j'arrivais pas à arrêter de pleurer alors le chef il m'a dit de rentrer chez moi, et d'ailleurs premièrement c'est un peu une faute de leur part, de me laisser rentrer chez moi en voiture dans l'état où j'étais, mais bon voilà ça fait un mois que je suis chez moi à plus travailler, mon docteur m'a dit de pas reprendre tout de suite.

Et puis ce que je comprends pas, là où je suis vraiment un mauvais père, c'est que c'est pas à elle que je pense le plus, et ça c'est dur à dire, j'ai honte. Je veux dire, je suis inquiet, je voudrais qu'elle rentre à la maison, bien sûr, ou au moins qu'elle aille à l'école et tout ça mais... enfin voilà, ça fait des semaines que je repense à ma femme, c'est comme si elle venait tout juste de mourir. J'ai eu comme des flashes où j'ai revu la petite qui était assise par terre, et moi qui la gardais et je me disais c'est bizarre qu'elle rentre pas et comment je vais faire ça va être l'heure de faire manger la gamine et pourquoi au moins elle appelle pas, et à ce moment le téléphone qui sonne je me dis c'est elle et non, c'était le docteur des urgences qui me dit de venir. Je me revois embarquer la petite avec moi dans la voiture et je me demandais pourquoi est-ce que le docteur il a rien dit au téléphone et je me dis elle a dû se casser quelque chose et puis quand il m'a pris dans une pièce à part en disant de laisser l'enfant à l'infirmière ou je sais pas qui, je me suis dit tiens c'est bizarre.

Excusez-moi je parle beaucoup et puis je pleure pourtant je vous dis d'habitude je pleure jamais sauf depuis ces dernières semaines et ce jour-là j'ai pas pleuré non plus il y a douze ans quand il m'a dit l'accident. Il m'a dit elle traversait la rue en sortant du travail et une voiture l'a fauchée elle est morte sur le coup elle n'a probablement pas souffert et moi j'ai pas bougé je sais pas si j'ai vraiment compris j'ai entendu un gosse pleurer je me suis dit c'est ma fille elle a faim il faut que je lui donne à manger et aussi je me souviens que je voulais pas le regarder le docteur alors je regardais au-dessus de lui une peinture et j'ai juste demandé si je pouvais la voir et il m'a dit que c'est mieux pas, on l'a identifiée grâce aux papiers mais son visage n'est pas très beau à voir il vaut mieux garder une bonne image.

Ça fait douze ans et c'est comme si c'était hier, ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Et je sais pas pourquoi c'est maintenant que je me rends compte, le manque, l'absence, le vide même à l'intérieur de moi si je peux dire. Je me rends compte que ça fait douze ans que personne m'a pris dans ses bras, j'aimerais bien que quelq'un le fasse, presque je pourrais dire n'importe qui, ça fait douze ans que j'ai pas eu de câlin et tout vous voyez ce que je veux dire, ça fait douze ans qu'il y a du vide. Ma femme c'était une bonne épouse, on s'entendait bien, elle m'appelait chéri et ça fait douze ans que plus personne...



Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça fait un mois j'ose même plus m'endormir à cause des cauchemars, je vois qu'elle traverse je vois la voiture je lui dis non ! non ! et je vois j'entends le choc et ma femme pulvérisée et les miettes de ma femme qui tombent dans le caniveau et moi qui marche vers elle pour demander si ça va jusqu'au moment où je me rends compte que je suis en train de marcher sur des morceaux de chair à elle, j'ai marché dans son sang, j'ai marché dans son sang !!!

À cause de ces cauchemars je dois dire que je bois un peu beaucoup le soir pour m'endormir plus facilement, je sais que c'est pas bien mais y a que comme ça que j'arrête de voir sa tête explosée tout le temps. Et en fait plus je bois moins je mange, regardez je flotte dans mes habits avant je faisais du 44, en t-shirts je mettais du XL d'habitude et là je suis tout maigre, je me reconnais pas, c'est pas croyable de changer autant en quelques semaines, je pensais pas que c'était possible.

Ce que je voudrais c'est arrêter de voir ces morceaux d'elle éparpillés, comment je peux les voir alors que j'ai pas vu en vrai, et comment je peux entendre le bruit du choc avec la voiture alors que je l'ai pas entendu en vrai. Des fois je me dis je devrais mettre un casque avec de la musique pour plus entendre ce bruit, et franchement je pourrais me crever les yeux pour plus voir ces images, si on me disait mange de la merde et t'arrêteras de voir tout ça franchement je jure je mangerais de la merde.



Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça fait douze ans que je me dis faut pas y penser y a ta fille.

Ça m'étonne que je parle autant mais quand on me demande comment que je vais il faut que je dise tout ça, il faut aussi que je dise que je voudrais crever, le plus souvent j'essaie de pas y penser mais j'y peux rien, pourtant je suis contre les gens qui se suicident mais là je fais même pas exprès, je vous assure je voudrais que vous sachiez ce que ça fait de voir ses veines et de penser qu'à une chose, se les faire exploser et pas pouvoir prendre le métro sans se dire et si je me jetais dessous ce serait fait, et de pas pouvoir ouvrir la fenêtre sans se dire j'ai qu'à sauter. Je sais pas ce qui me racroche à la vie, avant je jouais aux boules maintenant j'ai plus goût à rien, je reste au lit toute la journée je sais même pas ce que je fais, je dors pas vraiment mais le temps passe et en même temps il passe pas assez, je comprends rien à ce qui m'arrive en fait. Je sais même pas comment je suis venu ici, parce que la force pour prendre le métro il en faut, et j'en ai pas beaucoup.

Je sais pas ce que j'attends vraiment encore, je suis venu ici même si je vous préviens je crois pas beaucoup à la psychologie et tout ça, ma mère était malade des nerfs toute sa vie personne l'a jamais guérie. C'est ma sœur Colette qui m'a dit de venir et franchement je le fais pour elle et pour ma fille, et mon beau-frère aussi c'est un type super, heureusement qu'ils sont là. J'ai l'impression que vous êtes mon dernier espoir, j'espère que vous allez me parler, je sais pas au juste qu'est-ce qu'ils font les pys mais moi j'aimerais bien que vous me parliez, parce que j'en peux plus de ce silence horrible qui est là tout le temps et qui hurle, finalement. J'ai besoin de savoir si je suis une merde, si ça passera un jour si je redeviendrai comme avant, si je vais arrêter de pleurer comme une fille tout le temps, je me sens nul, est-ce que vous pouvez dire maintenant ce que vous en pensez, si ça va aller mieux, et qu'est-ce que vous pouvez faire pour moi docteur, et surtout qu'est-ce qui m'arrive.

L'interne, se tournant vers le psychiatre – F32.2 ?

Le psychiatre, à l'interne – C'est ça. Tu peux lui augmenter son Tercian.

L'interne et le psychiatre se lèvent et sortent, laissant André seul dans la chambre.

Une chambre d'hôpital.

André – Ça fait bientôt deux mois qu'elle est partie, elle est partie vivre chez sa tante, ma sœur Colette quoi. Elle va plus en cours, elle dit pratiquement pas un mot, elle mange trois fois rien. C'est ma sœur qui me le dit, parce qu'elle, elle veut plus me parler, même pas au téléphone. Remarquez, même à la maison, elle me disait déjà plus grand-chose. Je suis très inquiet. Elle a raison, j'ai été nul comme père, elle a raison. Je comprends tout ce qu'elle m'a dit, tout ce qu'elle me reproche, elle a raison, je suis nul.

Quand sa mère est morte, elle avait trois ans, j'ai fait ce que j'ai pu. C'était dur pour moi de me débrouiller, ça a pas été facile tous les jours. Je me suis dit j'ai pas le droit de craquer, y a la petite à s'occuper. Il fallait que je sois fort, que je craque pas, être fort, toujours être fort. Maintenant je sais que c'était une connerie, j'aurais mieux fait de craquer tout de suite une fois pour toutes et d'être mieux après, mais dans ces cas-là, on fait ce qu'on peut. À la place, j'ai voulu être là, m'occuper d'elle, m'occuper de tout, et résultat elle dit que j'étais un père maussade, c'est son mot. Elle en a marre. Elle dit qu'elle a l'impression de vivre dans un cimetière. Je pense que c'est normal à quinze ans, ça doit être normal, elle fait sa crise, mais quand même je suis inquiet. Elle croit que je l'aime pas vraiment, comment je peux faire pour lui montrer moi ? Comment je peux faire pour réparer tout ça ? Moi, je me souviens que je l'emmenais au parc aux jeux quand elle était gamine, elle elle s'en souvient pas. Elle dit que j'étais absent, c'est son mot aussi, ça. C'est pas moi qui est mort, c'est sa mère. Moi j'ai été présent, tous les jours, je l'ai vue grandir, elle est belle, je suis fier d'elle. Elle est bonne à l'école. Je sais pas ce qu'elle voudra faire quand elle va reprendre l'école, si elle reprend. Je veux pas qu'elle soit une ratée comme son père. Je veux qu'elle ait son bac, au moins. Je sais pas ce qu'elle veut faire, elle a raison, je la connais pas. C'est dur, elle est dure quand elle dit ça, mais elle a raison. Je connais pas ma propre fille, elle me connaît pas non plus, on habite ensemble depuis quinze ans et on se connaît pas.

la chrysalide du cochon

petit précis d'entomologie forensique à l'usage des parents pour expliquer à leurs enfants ce qu'est la mort et accessoirement la littérature

FOURNITURES GÉNÉRALES POUR CHAUSSURES
MAISON FONDÉE EN 1856

◆ CUIRS ◆
CAOUTCHOUC
CLOUTERIE
OUTILLAGE
PEAUSSERIE
PRODUITS
D'ENTRETIEN

N° 1304

LUCIEN LENOIR
47, Rue Gustave-Delory
LILLE

R. C. LILLE 16394
C. C. P. LILLE 608.87
TÉLÉPHONE

Monsieur Perpes Blancques Rue des Saucisses Lille
Le 2 Mars 1949

13	Paris	40	520 -
			5.50
			525.50

CRÉPINS
LENOIR
FRANG
MARS 1949
Rue Gustave Delory
LILLE
Lille le 2-3-49
5000

sinite parvulus venire ad Me

Souvent, à la tombée du jour, alors que nous observons un bousier pousser sa pelote, une épeire tisser sa toile ou une mouche lisser ses pattes, une question ressurgit : est-ce que le docteur Paul Camille Hippolyte Brouardel, celui-là même dont nous disséquons la dépouille dans le premier numéro de *Quoique*, est-ce que notre médecin légiste aimait les enfants ? Vivants, rien ne nous permet de l'affirmer, même si, un peu naïvement sûrement, nous nous autorisons à penser qu'il éprouvait pour les siens ce qu'il est convenu d'appeler de l'amour paternel. Mais morts, il va sans dire. Il suffit de fourrer son nez dans les ouvrages qui ont fait sa relative notoriété pour s'en assurer. Prenons *L'Infanticide*, paru chez Baillière en 1897 : plus de 400 pages sont consacrées à l'enfant mort, du mioche non viable expulsé sur le carrelage d'une arrière-cuisine au chiard retrouvé dépecé dans une fosse d'aisance en passant par les morts-nés et la cohorte de chérubins assassinés. Évidemment, il est très difficile de savoir si c'est la morne passion pour le rejeton clamé qui a conduit Brouardel à embrasser la carrière de médecin légiste ou si, au contraire, c'est l'auscultation de cadavres putrescents qui a fait naître en lui ce goût pour le têtard séché. Toujours est-il que le 13 janvier 1878 notre médecin légiste frétille, car c'est la première fois qu'il procède à l'autopsie d'un cadavre de nouveau-né, celui trouvé dans un terrain vague de la rue Rochebrune, à Paris. La géniture, entourée de quelques linges, imbibés par l'humidité, et pourris dans les points qui étaient en contact avec la terre, est décrite par l'homme de science comme le cadavre « d'un nouveau-né du sexe féminin. Il mesure 48 centimètres de long et pèse 250 grammes. Il est absolument desséché et sonne comme du carton. Tous les tissus, notamment les muscles, sont transformés en gras de cadavre. Sur la peau et dans les cavités du crâne fourmillent une quantité d'acares et de larves d'insectes. Il est certain que le cadavre a dû être conservé dans un lieu sec, et que c'est dans les derniers jours seulement qu'il a été déplacé et déposé dans le terrain de la rue Rochebrune. » Pour le médecin légiste, « il reste à savoir si on pourrait utiliser les lois du développement des insectes que l'on trouve sur le corps de ce nouveau-né pour déterminer approximativement le moment de la naissance, ainsi que le docteur Bergeret (d'Arbois) y était parvenu en 1850. Nous nous sommes adressé, écrit-il, à M. Edmond Perrier, professeur au Muséum d'histoire naturelle, et à M. Mégnin, vétérinaire de l'armée, qui ont mis, avec la plus grande complaisance, leurs connaissances spéciales à notre disposition. » Nous partons de là, du terrain vague de la rue Rochebrune, heureux d'apprendre que le docteur Brouardel n'était pas seul à aimer les morveux occis, et curieux de savoir où nous mènera l'aplaf de marmot-pâte.

du beauceron à la faune des cadavres

Jean-Pierre Mégnin est vétérinaire dans l'armée française, au rang de colonel. Il enseigne à l'école vétérinaire de Vincennes. Dans ce cadre, il s'intéresse aux mouches charbonneuses de Nouvelle-Calédonie et fait paraître, en 1880, les *Maladies parasitaires chez l'homme et les animaux domestiques* et, en 1906, *Les Insectes buveurs de sang*. Il est connu pour avoir donné son nom au chien de race Beauceron dans son livre sur les chiens de guerre (1888), mais surtout pour avoir fait paraître

un ouvrage intitulé *La Faune des tombeaux*, considéré comme l'ouvrage fondateur de l'entomologie médico-légale, ainsi que *La Faune des cadavres*, une application précise de l'entomologie à la médecine légale (1894). Dans cet ouvrage phare, Mégnin part lui aussi de ce cadavre de fillette, trouvé dans le terrain vague de la rue Rochebrune. Mais ce n'est que la première pierre d'un mausolée qui comprend aussi le cadavre d'un jeune garçon de sept ans retrouvé complètement desséché dans une caisse à savon, celui d'un fœtus enveloppé d'un lambeau de chemise et en état de décomposition putride avancée, ainsi que trois momies de fœtus découvertes emmaillottées dans un jardin parisien, une jambe d'enfant desséchée et le cadavre d'un fœtus découvert dans une caisse, à Paris toujours, caisse restée dans les rebuts de l'administration des Messageries par suite d'une fausse adresse intentionnelle. Ce charmant petit catalogue confirme que les enfants sont décidément plein de ressources. Et de vers ajouteront certains esprits cyniques. Notons à ce propos que ces farceurs se trompent. Il n'y a pas plus de vers qui grouillent ou sommeillent dans le ventre grassouillet des marmots que dans celui des adultes. Depuis la Renaissance, grâce aux expériences de Redi, nous savons que les ascitots des cadavres ne naissent pas spontanément dans les entrailles putrescentes, mais qu'ils sont en réalité des larves provenant d'œufs déposés par des mouches et retournant elles-mêmes à l'état de mouches. Ce qui intéresse bien évidemment Jean-Pierre qui n'est jamais très loin lorsqu'on cause diptères. Les précautions que prennent certaines de ces bestioles pour assurer leur descendance consistent dans le choix qu'elles font du berceau de leurs marmousets. L'expérience leur indique à cet égard tous les corps qui ont cessé de vivre. D'où l'élégant ballet de larves affamées qui dodelinent et agitent les dépouilles en voie de putréfaction. Mais pour expliquer ce phénomène, arrêtons-nous, si vous le voulez bien, sur ce petit corps gâté quelques instants seulement après qu'il ait perdu la vie.

les signes négatifs de la vie

Soit un bambin qui clamse. De mort naturelle, accidentelle ou volontaire ; par suffocation, strangulation, immersion, combustion, écrabouillement, mutilation ou dépeçage. Au choix. Notez que le fait qu'on ait choisi un merdeux ne change rien à l'histoire. L'adulte pourrit de la même manière. Ou presque. Lorsque la mort survient, les premiers phénomènes observés sont de nature abiotique, c'est-à-dire consécutifs à l'arrêt des

Lois à son fils Dewey, sept ans : *Tu veux savoir ce qu'il se passe quand on meurt ? Bah on est mort. C'est tout.*

Hal (le père) : *Chérie, c'est un peu réducteur. En fait, mon garçon, après la mort, ton corps subit tout un tas de changements fascinants. D'abord il se met à gonfler comme un ballon et se ratatine comme un raisin sec. Ensuite des tas de petits microbes qui sont invisibles, qui sont déjà en toi, se mettent à dévorer toute ta chair, et c'est comme ça que tous les éléments du corps humain retournent à la terre. Et puis il y a ceux aussi qui disent que les cheveux continuent à pousser, mais tu sais, c'est un mythe. En fait, c'est ta tête qui réduit.*

Lois à Dewey, resté coi : *Allez va t'habiller pour les obsèques de Tante Helen.*

Malcolm, saison 1, épisode 11, « Les funérailles », 2000

Les images : « *ma grande, mon unique, ma primitive passion* »

Charles Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*, 1864

organes vitaux et des fonctions cardio-respiratoires : le petit cœur arrête de battre, ce qui entraîne derechef l'arrêt de la circulation sanguine et donc le refroidissement du corps. En l'espace d'environ 24 heures, sa température s'équilibre avec celle du milieu dans lequel il repose : l'arrière d'une cheminée, le sol caillouteux d'un terrain vague, ou les eaux sombres d'une fosse septique. Pendant ce temps, le tiot prend des couleurs et se teinte d'une coloration bleue ou pourpre au niveau des parties basses du corps. Cette lividité cadavérique est due au sang qui descend sous l'effet de la gravité. Au bout d'une douzaine d'heures après la mort, les lividités sont fixées. Les muscles du cadavre, quant à eux, se rigidifient de plus en plus, à mesure que le calcium s'y amasse. Cette rigidité s'étend graduellement à l'ensemble de l'organisme. Elle dure environ deux jours puis disparaît progressivement. C'est à ce stade qu'on peut voir se dessiner sur l'abdomen, au niveau de l'intestin, une première tache verte caractéristique de la putréfaction. Cette verdure cutanée est l'heureux résultat de la transformation, sous l'action des bactéries contenues dans la flore intestinale, de l'hémoglobine en verdhémoglobine et annonce le passage du négatif au positif. La rigidité, la déshydratation et l'acidification du corps correspondent aux signes négatifs de la vie.

les signes positifs de la mort

La décomposition des tissus humains, elle, comprend deux processus distincts : l'autolyse et la putréfaction qui sont les signes positifs de la mort. L'autolyse n'est autre que la digestion du corps de l'enfant par lui-même et débute environ quatre minutes après le décès. Les cellules, privées d'oxygène et d'apport nutritif, meurent, détruites par leurs propres enzymes. La putréfaction se manifeste quand cette lutte fratricide d'autodestruction cellulaire a suffisamment progressé. L'aérobiose contre l'anaérobiose. Les bactéries et des microbes de différentes espèces s'attaquent aux tissus où ils trouvent à présent de quoi se goinfrer. La tache verte sur l'abdomen s'étend au thorax. Les gaz produits par les bactéries s'accumulent et forment des ampoules sous la verdure de la peau qui a tendance à présent à se décoller. Le visage bouffit, les yeux enflent pour éclore de leurs orbites et, dans un même mouvement, la langue

se boursouffle et fuit la bouche roide. L'enfant ne ressemble plus à rien. L'abdomen finit de gonfler et éclate parfois sous l'œil énucléé du mioche frémissant. À ce stade, la peau, les ongles et les cheveux, s'il en avait, se détachent. Le corps noircit complètement. Des liquides sirupeux s'écoulent lentement de la bouche et du nez, parfois des yeux, tandis que des gaz sont expulsés. Les principaux organes éclatent. L'anus et les sphincters se relâchent. Le tout dégage une absolue puanteur. Notre prose taphonome pourra paraître spectaculaire, aux yeux notamment des parents inquiets de devoir expliquer le phénomène de putréfaction à leurs trousse-pêtres, mais qu'ils se rassurent, la réalité de la décomposition des corps l'est moins à l'échelle du temps. Rien de mieux que d'offrir un animal mort à votre progéniture. Au contact de la charogne, elle prendra goût à la vie. En attendant, ça pue la mort.

putrescine en concert

La phase de putréfaction active se caractérise par la dégradation des muscles et la production d'acides gras volatils particulièrement malodorants. L'indole, le skatole, la putrescine, la cadavérine, en plus d'être responsables de l'odeur nauséabonde de la chair putréfiée, contribuent également aux odeurs de mauvaise haleine, de sperme poissonneux et de vaginose bactérienne, offrant aux adolescents qui auront eu la chance de le devenir des idées de noms fort appropriés pour leurs groupes de musique morbides et bruyants. La chose entendue, il est important de noter que le cadavre dégage aussi des gaz odorants dès les premiers instants de l'autolyse et parfois même avant que le cœur n'ait cessé de battre. Ces dégagements gazeux plus ou moins putrides ne sont généralement pas perceptibles par l'odorat humain, mais sont perçus par les insectes nécrophages qui, grâce aux chimiorécepteurs antennaires et à leur rapidité de locomotion colonisent un cadavre humain ou animal en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Dans la première heure suivant la mort de l'enfant, les mouches détectent, parfois à des distances prodigieuses, cette odeur qui les attire irrésistiblement et pondent leurs œufs sans vergogne dans les orifices naturels, les narines, la bouche, les oreilles, les blessures, les yeux ou les plis cutanés du bambin. Quelques jours plus tard, le cadavre est le théâtre de l'éclosion massive de larves qui ont pour seule et

unique activité de se trémousser et de se nourrir de tissus humains. Une mouche du genre *Calliphora*, la mouche bleue de la viande si joliment décrite en 1879 par Jean-Henri Fabre dans ses *Souvenirs entomologiques*, peut à elle seule pondre 2000 œufs. Et la pullulation des mouches des cadavres est quelquefois si importante et leur activité si intense que Linné s'est étonné *« que trois mouches consomment un cadavre aussi vite que le fait un lion »*. Le docteur Mégnin donnera à cette microfaune nécrophage composés de Diptères, mais aussi de Coléoptères, de Lépidoptères et autres Arthropodes, le joli nom de *« travailleurs de la mort »*. Il les décrit pour la première fois avec précision et poésie dans la *Faune des cadavres*.

entrepreneurs charcutiers et consorts

L'ami Jean-Pierre compte parmi les travailleurs de la mort pas moins de huit « escouades » qui se succèdent dans une chronologie précise selon l'état de décomposition du corps et les odeurs qui en émanent. Alors que les odeurs cadavériques n'ont pas encore chatouillé le nez délicat de l'homme, les premiers colonisateurs qui interviennent sont principalement les mouches bleues de la viande et la mouche domestique friandes de cadavres frais. Leurs larves, nous l'avons dit, sont particulièrement voraces. Les individus de la deuxième escouade interviennent à l'apparition de l'odeur cadavérique. On y retrouve d'autres Calliphorides, des Sarcophaga ainsi que les *Lucilia*, ces très belles mouches d'un vert métallique qui sont aussi connues pour provoquer des myiases. Larvipares, les femelles libèrent des dizaines de jeunes immatures aptes à attaquer les matières animales ou végétales en décomposition, voire même des excréments. La phase de décomposition qui suit est particulièrement malodorante à cause de l'acide butyrique, un acide gras volatil qui est libéré lors de la fermentation des graisses. Trois à six mois après la mort, les colonisateurs de la troisième escouade entrent en scène : ce sont des Coléoptères du genre *Dermestes* et des petits Lépidoptères du genre *Aglosse*, friands de substances grasses qui ont subi la fermentation acide. L'arrivée de la quatrième escouade est provoquée par une autre forme de fermentation, dite caséique, car elle attire des petits Diptères colonisant les fromages ayant atteint le même stade de modification. Ces Piophilides sont facilement reconnaissables grâce aux petits sauts caractéristiques qui leur permettent d'échapper à leur prédateur. On peut rencontrer à ce stade de la décomposition d'autres Diptères de petite taille, habituées à évoluer dans les liquides putrides et qui peuplent habituellement les eaux usées. Les Coléoptères sont également représentés en la présence de *Necrobia*, occupés à humer les liquides acides suintant de la charogne. Une forte odeur, nauséabonde elle aussi, caractérise la phase suivante, qui correspond à la fermentation ammoniacale sous l'influence de laquelle se produit une liquéfaction noirâtre des matières qui n'ont pas été consommées par les travailleurs des précédentes escouades, et dont les émanations attirent de petits Diptères ainsi que des Coléoptères Silphide ou Histeride. À l'arrivée de la sixième escouade, la dessiccation du corps est accélérée par l'action de petits Acariens qui

absorbent les dernières humeurs dont il est encore imprégné. Lorsque la dépouille est pratiquement sèche, arrivent des insectes qui s'attaquent aux tendons, aux ligaments et à toutes les parties desséchées qui ne donnent plus prise aux agents microbiens des fermentations. Les travailleurs de cette escouade sont les mêmes que ceux qui rongent habituellement les tapis, les tissus, voire les collections d'histoire naturelle. Il s'agit de Coléoptères du genre *Attagènes* ou *Anthrènes* et de Lépidoptères qui vont jusqu'à ronger poils et cheveux grâce à leur mandibules ne laissant derrière eux qu'une fine poudre que constituent leurs excréments. Les Coléoptères de la huitième et dernière escouade se contentent après trois années d'efforts des résidus laissés par leur prédécesseurs, nettoyant de ce fait la scène du festin. Poussière, notre mioche est redevenue poussière. Et parfois moins que ça.

chercher la petite bête

Les expériences menées ces dernières années par William Bass, à la ferme des corps de Knoxville, aux États-Unis, ont permis de proposer une synthèse des différents facteurs affectant la vitesse de décomposition d'un corps en vue d'aider la justice américaine dans différentes enquêtes. Elles confirment certaines des observations consignées par le truffion Mégnin dans la *Faune des cadavres*. Mais cette stricte division du processus de décomposition du corps en étapes successives, invariables et stéréotypées, est aujourd'hui controversée. L'action des petites bêtes influe considérablement sur la vitesse de dégradation d'un cadavre, c'est indéniable, mais d'autres critères rentrent en compte comme par exemple la température, le taux d'humidité, ce que la personne portait comme vêtement ou ce qu'elle avait ingéré avant de mourir. Dans tous les cas, une chose est certaine : cette succession parfaitement orchestrée d'opérations menées par les insectes sur le cadavre, conjuguée au travail dissolvant de la putréfaction sur la matière, est proprement fascinante. L'application judiciaire qui en est faite, par contre, beaucoup moins. Ce sont les travaux du vétérinaire français, sous la houlette de notre bon vieux Brouardel, qui ont jeté en Europe les bases de l'entomologie judiciaire, *« cette discipline scientifique consistant à étudier la faune présente sur un cadavre afin de déterminer la date approximative d'un décès dans les affaires criminelles »*. La division de l'inéluctable processus de dépérissement de la chair humaine en plusieurs phases caractéristiques est une grille de lecture qui a pu s'avérer pratique et efficace dans certaines enquêtes, mais elle demeure au regard de la complexité du réel une simplification conséquente de l'extraordinaire multitude des processus biologiques, chimiques ou simplement hasardeux en jeu dans ce phénomène. Détail purement véniel, nous en convenons, comparé au sort qui est fait à ces insectes, injustement transformés en auxiliaire de police.



Le cadavre d'un enfant, dans une chambre d'hôtel, au moment où les mouches commencent à se multiplier.

Le cadavre d'un enfant, dans une chambre d'hôtel, au moment où les mouches commencent à se multiplier.

Dans une lettre adressée à Monet, en 1890, Mirbeau dit regretter que la littérature en soit encore *« à vagir sur deux ou trois stupides sentiments, artificiels et conventionnels »*, alors que *« les sciences naturelles interrogent l'infini de l'espace et l'éternité de la matière »*. Le plus irritant à nos yeux, au-delà de la fausse indignation mirbelienne, se résume à un problème d'échelle : les beautés infinies de l'entomologie s'abiment à la vulgarité de l'activité judiciaire. Voilà l'accablant ! Que l'intrigante curiosité d'un Mégnin ou d'un Brouardel pour l'infiniment petit soit désespérément réduite à l'infiniment médiocre. Car l'intérêt de la flicaille pour la faune nécrophage, à la toute fin du dix-neuvième siècle, pour obscène qu'il fût n'en présageait pas moins les préoccupations policières des scientifiques et des industriels d'aujourd'hui pour l'infiniment plus petit encore – l'atome, la molécule, la cellule, le gène, le neurone, le bit –, ces bassesses qui nous emportent toujours plus sûrement vers une société de contrainte généralisée. Les sciences dites naturelles devaient dégager de vertigineuses perspectives de la mucosité primordiale. Au lieu de ça, elles ensevelissent des mondes avant même de les avoir découverts. Voilà un phénomène morbide bien plus triste à expliquer aux enfants que l'odorante corruption de la chair. Mais revenons rue Rochebrune, derrière la palissade de notre terrain vague, troué d'un cadavre.

je n'aime pas les vers, j'aime la poésie

L'enfant ratatiné gît, écrasé contre le sol blanc, caillouteux. Nous regardons les larves l'agiter, tendrement. La même question revient à nous, incongrue, car elle nous taraude : est-ce que le docteur Brouardel aimait les enfants ? Sous-entendu, leur préférerait-il les larves de diptères ? Alors que Brouardel, souriant, tient dans ses mains le cadavre séché de cette petite fille de 48 centimètres, et que les larves se disputent l'éternité, le médecin légiste se souvient de cette phrase de Victor Hugo écrite dans *Le Tas de pierres* : *« Je n'aime pas les vers, j'aime la poésie »*. À cet instant, Brouardel n'aime pas le pus, ni le gras de cadavre, ni la vermine qui agite le corps. Mais il aime profondément, irrésistiblement, ce bout de marmot-pâte absolument desséché qui sonne comme du carton. Il n'aime pas les vers. Il aime la poésie. Il sait comme Victor Hugo que *« la terre est sous les*

Le cadavre d'un enfant, dans une chambre d'hôtel, au moment où les mouches commencent à se multiplier.

mots, comme un champ sous les mouches » (*Les Contemplations*) et que tout ne finit pas sous six pieds de terre ! *« Non, tout y commence. Non, tout y germe. Non, tout y éclot, et tout y croît, et tout en jaillit, et tout en sort! »* Dans *William Shakespeare*, l'auteur de *L'Homme qui rit* le dit : *« Pour certains insectes, la mort est une ponte »*. Une gestation se mêle toujours à l'agonie. *« Écrivains […] n'écrivez jamais rien sans vous demander quelle figure ceci fera-t-il quand tous les hommes qui vivent maintenant seront morts ? »* Comprenez comme vous voulez cet avertissement lancé à l'écrivain. Nous savons que notre lecture est troublée par la nuée de mouches qu'attire le charnier de nos elucidations. Toujours est-il que les mots de Victor Hugo résonnent ici, dans le terrain vague de la rue Rochebrune, comme la définition circonstanciée du travail littéraire qui consiste, à l'instar des vers et des acares, à créer des figures, c'est-à-dire à aplanir, c'est-à-dire à faire passer du vivant dans la fine épaisseur du papier blanc, à inscrire, dans la page vierge de signes, le simulacre de ceux qui maintenant vivent mais qui alors seront morts, du moins absents.

le pays des fées

Au risque de vous perdre définitivement, nous retrouvons la petite fille en carton-pâte de la rue Rochebrune sous les traits charmants d'une autre enfant, Petit-Ruban-Bleu, partie explorer seule Port-au-Prince au cours d'une escale haïtienne. Le recueil *Dans l'Épouvante* (1922) s'ouvre en effet sur une très courte nouvelle intitulée « Le pays des fées » dans laquelle Haans Heinz Ewers met en scène une charmante petite fille voyageant en compagnie de sa mère à bord du *Hamburg Amerika Lines*. À son retour sur le bateau, Petit-Ruban-Bleu est toute excitée et convoque sa mère ainsi que tout l'équipage, car elle tient à leur faire découvrir le secret qu'elle pense avoir percé. Elle est persuadée

avoir découvert le pays des fées, celui des contes et légendes dont parlent ses livres. Conquis par l'innocence et l'enthousiasme de la petite fille, tous décident de l'accompagner jusqu'au premier ingénieur mécanicien qui suspend son travail pour la suivre. Elle les guide alors dans les ruelles sales du port, traverse les misérables baraques du marché pour atteindre finalement un petit pont de pierre jeté sur un ruisseau desséché où s'entassent un tas de mendians étalant les pires infirmités et les plus spectaculaires maladies. Ivre de bonheur, la petite fille claque des mains, saute comme un cabri et court dans la poussière brûlante en s'écriant : *« Venez tous, venez vite, regardez les étranges créatures, les merveilleux monstres […] Ils sont encore plus beaux et plus admirables que dans mon livre de contes! »* L'enfant, persuadée d'avoir découvert un monde magique et fabuleux, déambule parmi les lépreux dont la peau part en lambeaux, au cœur d'un barnum épouvantable composés d'Haïtiens décharnés ou souffrants et de mendians couverts d'ulcères, aux chairs rongées et aux os déformés. Son regard s'illumine lorsqu'elle aperçoit, gisant parmi eux, le plus horrible peut-être au regard des suiveurs horrifiés, un malheureux atteint d'éléphantiasis : *« Maman, maman regarde ! Ses doigts sont beaucoup plus gros et beaucoup plus longs que mon bras tout entier ! Maman, si je pouvais avoir d'aussi belles mains! »* Tremblante de joie, la petite fille échappe alors à la vigilance du capitaine qui lui tenait la main et s'élance au cœur du charnier grouillant de vie mourante pour étreindre l'énorme surface brune et purulente du mendiant. La mère de Petit-Ruban-Bleu perd alors connaissance dans les bras de l'ingénieur. La nouvelle se finit sur les efforts désespérés de la petite fille pour réveiller sa mère : *« Maman, chère et douce maman, réveille-toi, je t'en prie, ma petite maman ! Réveille-toi vite, je veux te montrer encore beaucoup de créatures merveilleuses ! Non, ce n'est pas le moment de dormir maman : nous sommes au pays des fées! »*

le petit pont de pierre

Cette nouvelle initiatrice dont la dernière phrase en italique célèbre le basculement du réel à la réalité du livre n'est autre que le récit de l'acte scriptural à travers l'aventure littéraire non pas de la fillette, mais de la mère, en passe d'être écrite sous les yeux extasiés de l'enfant. Petit-Ruban-Bleu est en réalité tout ce qui reste de la petite fille après le travail d'écriture qui est un travail de dessiccation du corps et d'absorption du vivant à travers l'engagement lettré des dernières humeurs dont il était encore imprégné. La dépouille desséchée de l'enfant dont il ne reste comme signe distinctif qu'une petite pièce de tissu bleuté est celle qui passe dans l'étroitesse de la feuille de papier et se donne enfin à lire. Le travail d'écriture se situe très exactement là où la petite fille a conduit sa mère, au niveau du petit pont de pierre jeté sur un ruisseau desséché. En perdant connaissance, elle glisse peu à peu dans le cours du récit, d'abord avalée par l'amas de chair en putréfaction qui l'environne, puis par le texte qui se clôt et se referme sur elle. Elle doit pour être écrite faire l'épreuve du vivant à travers l'opération esthétique. Elle gonfle, en particulier au niveau des paupières, des lèvres, de l'abdomen et du scrotum devenu turgescent pour doubler presque de volume. Sous la pression des gaz, ses yeux sortent des orbites, sa mâchoire inférieure se relâche et sa langue maternelle pend. Des phlyctènes se forment sur l'ensemble des réguments, décollent



Fig. 186. — Ouvrier corroyeur drayant une peau tannée.



Annanay – (Ardèche) – Cîmes Mayssonot – Taxerite

Clément A. Besset, Annanay

l'épiderme puis crèvent, laissant le derme à nu. Elle ne fait plus qu'un, à cet instant, avec les mendians purulents qui ravissent sa fille. Son cerveau devient une masse pâteuse, filante et grisâtre. Ses poumons s'aplatissent au fond des gouttières vertébrales telles des masses brunâtres et molles, entourées d'un liquide de transsudation rougeâtre. Son cœur est réduit à une mince poche musculaire aplatie. Son foie devient noirâtre et spongieux, avec des bulles de putréfaction. Ses viscères digestifs aux parois rougeâtres verdissent et brillent sous un liquide huileux qui surnage au dessus des liquides de transsudation. La déshydratation rapide de son joli corps entraîne une perte de poids qui à terme conduit au parcheminement de la peau. Le derme à nu devient sec, brunâtre, dur. Le corps est écrit à mesure qu'il peut l'être, c'est-à-dire à mesure qu'il devient support à l'inscription.

les peaux bouillonnées

La fabrique d'images est une vaste opération de boucherie et la mise à plat littéraire, un abattoir à ciel ouvert où se joue la désincarnation du sujet. Il faut lui faire la peau, comme Ewers à ses mendians. Tous ces malheureux aux dermes chancelleux, damassés et vermiculés sont en passe d'être intégralement résorbés dans la surface de leur propre peau, de n'être plus que cela au regard des touristes, de la petite fille et des lecteurs qui les observent et les lisent. Le travail littéraire tel qu'il est mis en abîme dans le recueil d'Ewers, est en réalité un pourrissoir, un charnier grouillant, une ferme de décomposition où les corps en putréfaction sont déchargés du poids du réel à travers l'exsudation des liquidités humorales et de leurs profondeurs physiologiques. Le surinvestissement pathologique des peaux bouillonnées trahit le travail esthétique en cours qui allège le corps de sa propre corporéité et de ses substances organiques. L'horreur dermatologique, par le spectaculaire suintement qu'elle offre participe en fait de la dématérialisation de l'être vivant qui reflue sur sa propre surface. Celle de son épiderme. Celui de la page. Dans « Le pays des fées », la petite fille insiste auprès de l'ingénieur mécanicien pour qu'il les accompagne sur le port. Ewers précise qu'il est alors très occupé car il y a quelque chose de détraqué dans la machine. Mais Petit-Ruban-Bleu l'aime beaucoup, écrit-il, *parce qu'il taillait si joliment l'écaille*. Cet ingénieur mécanicien, celui dans les bras duquel la mère s'évanouit à la fin du récit n'est autre que l'opérateur même du récit dont la machine est détraquée à cause du regard que nous lui portons et qui taille si joliment l'écaille. L'écrivain est au choix un boucher, un vivisecteur, un tanneur ou un dépeceur qui fait la peau à ses personnages. C'est aussi un insecte nécrophage de la plus belle espèce qui se

repaît des dernières liquidités suintant des dépouilles asséchées et qui nous rappelle que la littérature est un banquet au régal des vermines. Un livre se nourrit des entrailles putrescentes du réel mais elles sont intégralement digérées par l'esthétique. En surface donc. Ce qui implique qu'il ne reste que le signe de leur disparition, comme vestige du vivant.

j'ai cessé enfant d'aimer Dieu

Ce que tente de transcrire Ewers dans cette très brève nouvelle est l'instant insaisissable de la disparition du sujet à travers l'opération de thanatomorphose qu'est l'écriture; l'instant très physique où la mère se dématérialise sous les yeux de sa fille pour devenir à la fois absente – elle n'est plus *réellement* en escale à Port-au-Prince – et demeure malgré cela présente au texte – nous sommes au pays des fées. Petit-Ruban-Bleu pleure non pas sa perte, sa mort pour le dire clairement, mais sa transformation en signe qui entraîne la présence-absence: « *ce n'est pas le moment de dormir* » lui dit-elle. En un instant très bref, le texte bascule en lui-même et la mère et sa fille se retrouvent toutes deux au pays des fées où elles rejoignent les créatures merveilleuses du monde écrit. Ce que pleure l'enfant n'est donc ni sa mère qui vient de la rejoindre de l'autre côté du petit pont de pierre, ni sa condition d'écrite, mais le vivant que représentait encore sa chère et douce maman et que seuls nous, lecteurs et lectrices, représentons à présent. Le pays des fées célèbre en quelque sorte l'absence au monde sensible et la mélancolie que produit ce transfert esthétique de part et d'autre du petit pont de pierre. Jean-Michel Rabeux, un autre auteur stercoraire, se souvient dans *Les Charmilles et les morts* (2002),

avoir découpé, minot, un gigot à l'aide d'un scalpel: « *J'ai cessé enfant d'aimer Dieu, donc d'y croire, pour aimer cette matière anatomique contradictoire qui étant n'est déjà plus.* » Ce à quoi Bernanos répondrait: « *Dieu ne nous avait laissé que le sentiment profond de son absence.* » Quelque chose de la littérature se nicherait là, dans ce manque de l'écriture et l'expérience consécutive de l'indicible à dire, c'est-à-dire dans l'expression de l'impuissance du geste esthétique à saisir et retenir le réel tout entier.

longtemps je me suis couchée de bonne heure

La référence agacera les foucauphobes. Qu'ils se mouchent. Au cours d'une conférence sur la littérature et le langage, tenue en décembre 1964 à Bruxelles, Michel Foucault dit voir dans la première phrase du grand roman proustien (en taille) « *l'irruption du langage sans signes ni armes au seuil même de quelque chose que l'on ne verra jamais en chair, ces mots qui nous conduisent jusqu'au seuil d'une perpétuelle absence, qui sera la littérature* ». Brouardel le pressent. Le terrain vague de la rue Rochebrune est une trouée dans l'espace de la ville. Le théâtre de la représentation. Un espace singulièrement vierge, plat et pourtant extraordinairement épais de poésie indurée et d'imaginaire tanné. Le terrain vague est la résorption en surface de sa profondeur: il surface contre la profondeur de la ville mais en approfondit la surface. Il est une œuvre de chair entre deux peaux. Et la littérature est là. En puissance. Elle s'accomplit dans le terrain vague. Quelque part près d'un petit pont de pierre. Dans le livre de la ville. Comme « *une frêle existence posthume du langage* ». On demande au médecin légiste, en présence de ce cadavre de petite fille parcheminé, de langage anéanti, de penser en termes policiers la temporalité d'une scène, alors que son ressort est essentiellement spatial. C'est d'ailleurs la première chose qui interpelle notre toubib à barbe lorsqu'il se dit *que le cadavre a dû être conservé dans un lieu sec, et que c'est dans les derniers jours seulement qu'il a été déplacé et déposé dans le terrain de la rue Rochebrune*. Il se tient à ce moment même au seuil de quelque chose que l'on a cru voir en chair ici mais qu'on ne verra plus jamais là qu'écrabouillé. Le reste métonymique d'une peau décollée de son référent charnel. Un corps écrit. « *Longtemps je me suis couchée de bonne heure* », chuchote la petite fille grouillante d'acares à l'oreille du médecin qui l'observe. Longtemps. Obstinément.

ian geay



ANNONAY. - Grève des Tanneurs. - Repas communistes.

La peau, à l'origine derme vivant, serait, sans traitement, soumise à la putréfaction. Le tannage est le traitement qui consiste à parcheminer la peau morte, pour l'empêcher de pourrir. Au dix-neuvième siècle, Annonay est l'une des villes françaises qui concentre le plus d'industries du papier et du cuir. En 1894, éclate une énième grève des mégissiers et corroyeurs des tanneries d'Annonay pour défendre leurs propres peaux. Juste retour du réel. Une autre résistance du vivant à l'histoire qui s'écrit.

epude



ni chaud ni froid

conservation, cryogénisation, lyophilisation, accélération et réaction de la critique

« *Vous vous rappelez certainement les histoires légendaires des voyageurs dans les terres polaires au Moyen Âge : les paroles gèlent en hiver et restent à l'état de glaçon jusqu'à la chaleur. Alors elles dégèlent et redeviennent paroles.* »

Vladimir Korolenko, *La Gelée*, 1922

Martine au frigo

Le docteur Raymond Martinot aimait la vie. Ou, pour être plus précis, l'idée de la mort lui était insupportable et « *grotisque* »¹. Il était gynécologue.

Le docteur Raymond Martinot aimait aussi la cryobiologie et la cryoconservation. C'est tout logiquement, donc, qu'il décida, au début des années 1970, de se lancer dans la cryogénisation, cette technique encore balbutiante consistant à conserver congelé un corps après sa mort, dans l'espoir que les progrès de la médecine permissent, dans le futur, de le ramener à la vie.

Il entreprit, à partir de 1974, dans le plus grand secret, la fabrication d'un congélateur sarcophage sur mesure, prévu pour accueillir son corps trépassé, ainsi que celui de sa compagne Monique Leroy. Une fois le sépulcre frigorifique achevé quelques années plus tard, il en informa sa chère et tendre, et lui expliqua dans le détail son fonctionnement. Plus âgé que cette dernière de treize années, il était persuadé de quitter ce bas monde avant elle. Mais l'homme de science n'était pas devin. En février 1984, ce fut M^{me} Leroy que la camarde vint d'abord chercher. Profondément attristé par cette disparition soudaine, notre docteur n'en resta pas moins pragmatique. Dans les instants qui suivirent l'annonce de sa mort clinique, il prit les dispositions indispensables au bon déroulement de la cryogénisation de la défunte et, assisté d'un interne de l'hôpital, il lui injecta un anticoagulant et un antigel « *pour éviter au maximum les dégâts dus à la congélation* ».

M. Martinot n'était pas Picard. Le meuble frigorifique dans lequel reposait désormais Monique Leroy était installé dans la crypte de leur château de Nueil-sur-Layon, près de Saumur, dans le Maine-et-Loire. Le dispositif sécurisé était prévu pour résister à toutes les catastrophes : les parois du caisson frigorifique mesuraient quinze centimètres d'épaisseur. Trois murs successifs d'un mètre d'épaisseur chacun le séparaient de l'extérieur, et diverses alarmes sonores et visuelles cernaient l'installation. Malgré toutes ces précautions, quelques mois plus tard, une panne électrique fit défailir le système, et Raymond Martinot dut en urgence se procurer du gaz carbonique pour remettre en route l'installation. Dès lors, la discrète expérience d'hibernation fit la une des journaux.

Si à l'origine le sous-préfet de Saumur avait accordé au docteur Martinot le droit d'inhumer sa compagne dans la propriété de son château, il ne se doutait pas que l'intention réelle de l'hypothétique Hibernatus était la congélation. Lorsque Raymond mourut à son tour en 2002, à l'âge de 80 ans, après avoir confié à son fils Rémy le soin de cryogéniser son corps au côté de celui de Monique, qui s'impatientait depuis déjà vingt ans,

l'administration française manifesta cette fois-ci une vive opposition. Au nom de l'ordre et de la salubrité publics, un premier jugement fut rendu interdisant au mort de rejoindre sa compagne dans le frigo familial. Rémy Martinot fit appel. Une longue bataille juridique s'ensuivit, qui se conclut en 2006 par un arrêt du Conseil d'État déclarant la cryogénisation, en tant que mode de sépulture, illégale.

Quoique on dise, nous insistâmes, dans le précédent numéro, sur le rôle joué par les techniques modernes de conservation, et en particulier la boîte de conserve, dans le développement des sociétés capitalistes occidentales et, surtout, dans la consolidation de leur régime politique conservateur qui, sous couvert de démocratie, gouverne des populations tout aussi rassasiées qu'insatiables.² Nous négligeâmes néanmoins une autre technique de conservation, autant progressiste et (contre-)révolutionnaire que la boîte appertisée, à savoir : le réfrigérateur. Théoriser la boîte de conserve et rester de glace devant le frigo n'avait pas de sens. Cette omission devait être réparée, ne fût-ce que pour respecter une rigueur intellectuelle à laquelle nous sommes, vous allez vous en convaincre, attaché.

La réfrigération moderne, à partir du milieu du dix-neuvième siècle, fut d'abord destinée à la conservation et au transport de la viande des abattoirs et, assez vite – mais dans une moindre mesure – de la viande des morgues³. On se souvient par exemple que le premier navire frigorifique, pertinemment baptisé le *Frigorifique*, permit de transporter en 1876 un chargement de viande de l'Argentine à la France, avec un système de réfrigération à l'éther, sur le modèle élaboré par l'ingénieur Charles Tellier. Si la réfrigération participa à l'expansion de l'industrie carnassière⁴, elle n'eut pas à notre connaissance une influence notable sur le traitement de la viande humaine, nonobstant le développement et l'industrialisation des crimes de masse au vingtième siècle.

^[1] « Révolutions et conserveries. La dialectique en boîte», quoique, n°1, 2012, disponible sur http://quoique.net.

^[2] Sur la morgue, voir une évocation par Ian Geay dans le texte « Toujours toujours toujours. Ou comment revisiter la mythobiographie pour interroger notre rapport à l'abject… », quoique, op. cit.

^[3] L'industrie de la viande aux États-Unis représenta un des premiers grands complexes industriels du dix-neuvième siècle, à tel point que certains prétendent que son mode d'organisation du travail influença le fordisme et le travail à la chaîne. Cf. notamment, Charles Patterson, Un éternel Treblinka, Calmann-Lévy, 2008. Pour une description de l'enfer des premiers abattoirs industriels américains – enfer à la fois des conditions de travail des ouvriers et de la condition animale – voir le célèbre récit d'Upton Sinclair, La Jungle (1906). Pour la petite histoire, le bibliophile et journaliste Octave Uzanne précéda Sinclair en publiant en 1893 une description de sa visite des abattoirs de Chicago, « Chicago. Une visite matinale aux yards d'Armour and Co. Croquis à la sanguine », http://zamdataa.net/2013/05/01/octave-uzanne/.

C'est surtout après la Seconde Guerre mondiale que les consommateurs américains puis européens se mirent à acheter frigo, puis congélo. En 1968, 72,5 % des ménages français étaient équipés en réfrigérateur, contre 7,5 % en 1954. Aujourd'hui, ils sont 95 %.⁵ L'exemple morphéique du docteur Martinot nous montre bien de quelle manière l'usage du réfrigérateur (et du congélateur) a su évoluer et s'adapter à une demande de plus en plus exigeante. En dehors des morgues et des expériences cryogéniques, les réfrigérateurs et les congélateurs domestiques utilisés pour la conservation de la viande humaine se sont, depuis une trentaine d'années, multipliés. Les faits sont divers, qui ne laissent pas froid : un ancien restaurateur, assassiné et congelé par une femme trop possessive ; une femme enceinte assassinée et congelée par un amant trop agressif ; un père qui conserve depuis sept ans dans un congélateur le corps de son fils mort d'une leucémie ; une femme retrouvée morte avec ses deux filles dans le congélateur familial ; sans parler des nombreux cas de bébés congelés à leur naissance. Conserver, dissimuler, occire… Oui, mais voilà : les performances de la réfrigération et de la congélation sont parfois surestimées. Comme le confia avec morgue le cannibale japonais Issei Sagawa, en 1981, aux policiers de la brigade criminelle de Paris : « *Si j'avais eu un congélateur, vous ne m'auriez pas retrouvé.* »⁶ Frigorifique.

*

« Il suffit que la température du corps baisse de deux degrés, et la conscience se glace… c'est la loi de la nature… Il n'y a que l'égoïsme qui ne gèle pas et la lâche hypocrisie pharisenne… »

Vladimir Korolenko, *La Gelée*

temps de la conservation et conservation du temps

Mais revenons à l'idée générale de conservation. Et n'ayons pas de scrupule à rappeler des évidences : la conservation est inséparable de la question du temps puisque, par définition, elle est provisoire. Dire par exemple que la conservation des aliments a d'abord pour but de remettre à plus tard leur consommation relève du truisme. C'est aussi le cas de M. Martinot qui, en se cryogénisant, souhaite remettre à plus tard sa mort (si ce n'est sa vie). Nous n'ignorons pas non plus que la conservation, tout au moins alimentaire, implique une date d'expiration – la durée de conservation étant d'ailleurs un des critères pour juger de la qualité d'un système conservateur. M. Martinot, pour sa part, estimait la date d'expiration de son expérience cryogénique aux alentours de 2030, période où, d'après lui, la science serait en mesure de ressusciter son couple surgelé.

^[4] « L'équipement des Français en biens durables fin 1968 », Économie et statistique, n°3, 1969 ; INSEE, Tableaux de l'économie française, édition 2011.

^[5] Patrick Duval, Le Japonais cannibale, Stock, 2001.

^[6] C'est ce qu'il confie dans une interview diffusée dans l'émission télé Mystères du 8 avril 1994. Voir également le très beau reportage de Marie-Claire Schaeffer et Pierre Reiner, La Dame au frigo, Antenne 2, 6 novembre 1985.

Néanmoins, l'idée de conservation est souvent associée, en dépit du bon sens, à l'espoir d'une durée indéfinie, quand elle n'est pas infinie. Être en mesure de pouvoir conserver pour toujours, la mortelle humanité en rêve depuis des millénaires. Si nous savons que toute chose a une fin sur cette planète, il nous arrive encore, dans un déni de réalité, d'espérer l'immortalité, la résurrection, l'éternelle jeunesse, à défaut de l'éternel retour. Ce refus de reconnaître une fin à toute chose est une conviction encore très répandue dans ce monde moderne du progrès et de la raison. Nous considérons même qu'il représente un fondement de l'économie capitaliste, économie pour laquelle le profit est sans fin et n'a pour but que le profit lui-même. Après s'être débarrassée, dans une certaine mesure, de l'eschatologie religieuse, la société industrielle a pu, grâce à une force de frappe jamais vue dans l'histoire, afficher une arrogance technicienne indiscutable et illimitée.

Mais paradoxalement, c'est bien parce qu'on sait que tout a une fin que le souci de conservation est aujourd'hui présent dans toutes les sphères sociales, parfois de manière obsessionnelle. Avec un impératif, celui de conserver *le plus longtemps possible*. Si notre cultot théorique eût été sans limite, nous pourrions d'ailleurs affirmer qu'une des grandes différences qui distingue le passé artisanal de la modernité industrielle est l'allongement des durées de conservation (des aliments, des vies, des choses).

L'expérience du docteur Martinot, aussi touchante que pathétique, est au cœur de ces contradictions inhérentes à l'inadmissibilité de la finitude. L'intérêt, selon nous, de l'expérience du docteur, ne réside pas tant dans l'idée de savoir si celle-ci est réellement en mesure de fonctionner, mais plutôt ce que représenterait un allongement significatif tant espéré de la durée de vie. C'est bien beau de vouloir ressusciter pour persister à vivre très longtemps – si ce n'est éternellement – dans un monde qui n'a pourtant, à nos yeux, que peu d'attrait, encore faudrait-il en connaître au préalable les conditions et les modalités : le ressuscité vivrait-il plus longtemps tout en continuant à vieillir pour finalement rendre l'âme au bout de quelques siècles ? La science lui permettrait-elle au contraire de vivre vieux éternellement ? Ou lui permettrait-on de rajeunir afin de vivre en pleine forme le temps que dure l'éternité ? Etc. Autant de questions que nous conseillons aux candidats à l'immortalité d'envisager avant qu'ils ne se laissent aller dans les bras démiurgiques de la science. Ce ne sont pas ces grandes figures devant l'éternel que sont Jésus, Highlander, Dracula, Peter Pan ou encore le comte de Saint-Germain qui nous contrediraient.

Lucian Boia

est, il nous est difficile de ne pas voir en Martinot un Louis de Funès, en moins excité. D'ailleurs, une question nous taraude : dans quelle mesure ce film ne fut-il pas une source d'inspiration pour le docteur Martinot ? Nous craignons que cette question cruciale ne reste à jamais sans réponse.

Lucian Boia

est, il nous est difficile de ne pas voir en Martinot un Louis de Funès, en moins excité. D'ailleurs, une question nous taraude : dans quelle mesure ce film ne fut-il pas une source d'inspiration pour le docteur Martinot ? Nous craignons que cette question cruciale ne reste à jamais sans réponse.

Lucian Boia

Nous constatons, tout en reconnaissant que cela « ne date pas d’hier », que ce réflexe réactionnaire accompagne – quand il ne les sous-tend pas – la plupart des critiques radicales (ou prétendues telles) actuelles. Et il s’agit bien là d’un réflexe de la pensée, plutôt qu’un système de pensée à proprement parler. La réaction est un mode réflexif dont la formulation est plus ou moins consciente et raisonnée, plus ou moins affirmée et assumée. Il se peut même que ce réflexe réactionnaire soit une caractéristique de la critique radicale, un passage obligé dans le mouvement de la pensée critique, qui se veut *réactive* à la situation présente. Il s’agit également de rompre avec le postulat progressiste qui ne conçoit de rétrospection que négative. Néanmoins, répétons-le, le refus de croire qu’hier était pire qu’aujourd’hui ne doit pas inviter à l’inversion réactionnaire de cette affirmation en « aujourd’hui est pire qu’hier », puisque ces deux assertions, étant invérifiables et relevant d’un jugement anhistorique¹⁹, sont infondées.

Le docteur Martinot croyait aveuglément aux progrès de la science dont il était un fervent défenseur. La critique radicale, quant à elle, s’oblige souvent à fermer les yeux devant les progrès de la modernité par peur d’en prendre sa défense. Focalisée pour une grande part sur la critique de l’idéologie du progrès (à travers notamment la critique des technologies, et des modes de vie et rapports sociaux que celles-ci engendrent), elle n’opère pas, paradoxalement, une critique du passé, du fantasmatique monde « d’avant le progrès », cet arrière-monde dont elle a tout le loisir de ne choisir et de ne retenir que les faits et caractéristiques qui l’arangent et la confortent. Puisqu’on pense le présent notamment en fonction de l’idée qu’on se fait du passé, comprendre en quoi le monde d’aujourd’hui diffère (ou non) du *monde d’hiev* devrait avoir son importance. Tout l’enjeu et toute la difficulté, aujourd’hui, consistent à avancer armé d’une critique radicale du présent qui ne préjugerait ni du passé (réaction) ni de l’avenir (catastrophisme). Il y a, comme dirait le mitron, du pain sur la planche!²⁰

*

Petite digression scientifique : l’origine du sens politique du mot « réaction » serait à chercher du côté d’Isaac Newton et de ses célèbres *Principia* (1687)²¹ dont l’influence sur la pensée occidentale, au moins jusqu’à la fin du dix-neuvième siècle, faut-il le rappeler, fut considérable.²² C’est en particulier à partir de la troisième loi du mouvement – « *Pour chaque action, il existe une réaction égale et opposée : l’action est toujours égale à la réaction ; c’est-à-dire que les actions de deux corps*

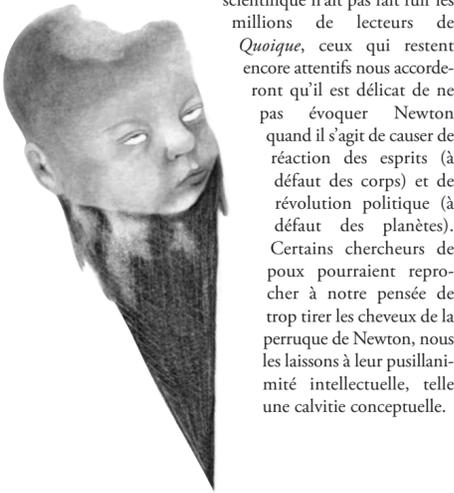
l’un sur l’autre sont toujours égales, et dans des directions contraires » – que la philosophie politique s’approprie ce terme.²³ Il faudra néanmoins attendre la Révolution française, notamment sous la plume de Benjamin Constant, pour que le mot, qualifiant les adversaires de la Révolution, devienne péjoratif.²⁴

Le génie du physicien anglais qui découvrit la gravité – ce qui, pour celui qui n’avait, d’après ses biographes, rien d’un boute-en-train, tomba à pic – fut de démontrer qu’une loi universelle (la loi du mouvement) régissait la nature ; que cette loi pouvait tout autant s’appliquer aux planètes qu’aux objets terrestres. « *Avec Newton, le déterminisme fait son entrée dans l’univers scientifique. Les mouvements terrestres et célestes sont régis par des lois mathématiques rigoureuses et précises qui peuvent être comprises et utilisées par l’esprit humain. La pensée que la raison humaine pouvait pénétrer le secret de Dieu et déchiffrer les lois qui régient l’univers était exaltante.* »²⁵ Ce principe de « loi universelle », appliquée ici à la nature, eut une grande influence sur les philosophes et les économistes qui cherchèrent dès lors à trouver une équivalence dans le champ sociopolitique. Que l’on pense par exemple au principe de l’intérêt régissant les rapports sociaux et qu’on retrouve notamment dans *La Richesse des nations* d’Adam Smith²⁶, ou à « *la loi économique du mouvement de la société moderne* » de Marx comme principe du Capital. Marx, d’ailleurs, ne compare-t-il pas sa démarche à celle d’un physicien : « *Ce sera aux yeux de Marx son grand titre de gloire – et il le revendiquera au moment dont il tire le plus de fierté, dans la préface du Capital – d’être effectivement parvenu à “découvrir la piste” de ce qu’il n’hésitera pas à appeler “la loi économique du mouvement de la société moderne”. C’était ou peu s’en faut se proclamer le Newton des sciences sociales.* »²⁷

Mais avec ce principe newtonien de « loi universelle », il n’a pas été seulement permis de donner un nom à une nouvelle mouvance politique (réactionnaire), ce principe a également ouvert des voies de communication entre ces deux forces antagoniques que sont la réaction et la révolution.

L’économiste et politologue Albert Hirschman souligne que cette recherche d’une loi universelle expliquant les principes du « mouvement » historique et des lois qui régissent les rapports sociaux est un point commun entre les rhétoriques marxistes et réactionnaires. Elle les amène à relativiser, quand ce n’est pas à nier, l’interventionnisme humain sur le cours des choses. Les réactionnaires affirmaient qu’il existait des principes « éternels », des lois d’airain qui régissaient l’ordre social, et qu’il était vain, si ce n’était dangereux, de vouloir tenter de transformer cet ordre établi. Marx considérait quant à lui que la révolution, participant du mouvement historique, était inéluctable, la société ne pouvant dès lors « *ni dépasser d’un saut ni abolir par des décrets les phases de son développement naturel* ». La seule chose que reconnaissait Marx aux révolutionnaires était la possibilité d’accélérer le cours des choses.²⁸ Et là, nous revenons à la question de l’accélération à laquelle Newton, pardi !, n’est pas indifférent. Car si c’est à Galilée qu’on doit la quantification de la vitesse et de ses variations dans le temps (c’est-à-dire l’accélération), c’est à Newton, avec sa théorie de la gravitation qui unifie les lois du mouvement des corps célestes (lois de Kepler) et du mouvement des corps terrestres (lois de Galilée sur la chute des corps), que l’on doit une appréhension précise de la vitesse, c’est-à-dire de la dynamique des corps matériels – en particulier à travers la seconde loi du mouvement énonçant que la force est proportionnelle à la masse et à l’accélération.²⁹

En espérant que cette digression scientifique n’ait pas fait fuir les millions de lecteurs de *Quoique*, ceux qui restent encore attentifs nous accorderont qu’il est délicat de ne pas évoquer Newton quand il s’agit de causer de réaction des esprits (à défaut des corps) et de révolution politique (à défaut des planètes). Certains chercheurs de poux pourraient reprocher à notre pensée de trop tirer les cheveux de la perruque de Newton, nous les laissons à leur pusillanimité intellectuelle, telle une calvitie conceptuelle.



19. Comme de vouloir comparer la démocratie athénienne antique avec les démocraties modernes, la psychologie d’un Athénien du sixième siècle avant J.-C. avec celle d’un Lillois du début du vingt-et-unième siècle, etc.

20. Notons qu’avec l’emploi de cette expression, nous ne restons pas si éloigné que ça de la question de la conservation, qu’elle soit alimentaire ou politique. En effet, au dix-neuvième siècle, cette expression ne signifiait pas comme aujourd’hui « *le labeur long et fatiguant à effectuer* » (1914-1918). Elle signifiait au contraire qu’on possédait suffisamment de réserves (rentes, nourritures) pour vivre sans avoir besoin de travailler. C’est avec l’argot des voyous et des soldats que l’expression a pris le sens qu’on lui connaît aujourd’hui : la planche à pain désignant au dix-neuvième siècle le tribunal, l’expression signifia à la fin de ce siècle « *avoir une collection de punitions* » (1888), expression qui se popularisa dans les tranchées de 1914-1918 et qui donna son sens actuel, « *avoir beaucoup de travail à faire* ». Cf. entre autres, *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d’Alain Rey.

21. Isaac Newton, *Principia : principes mathématiques de la philosophie naturelle*, Dunod, 2006 (trad. de la marquise du Châtelet, préface de Voltaire).

22. Cf. James Gleick, *op. cit.* Voir également, parmi d’autres, Ernst Cassirer, *La Philosophie des Lumières*, Fayard, 1990.

23. Albert Hirschman, *Deux siècles de rhétorique réactionnaire*, Fayard, 1991, p. 23 et suiv. Hirschman cite pour exemples Montesquieu, Voltaire, Helvétius, John Adams, etc.

24. Benjamin Constant, *Des réactions politiques*, 1797.

25. James Gleick, *op. cit.*

26. Cf. également Helvétius : « *Si l’univers physique est soumis aux lois du mouvement, l’univers moral ne l’est pas moins à celles de l’intérêt.* » Cité in Hirschman, *op. cit.*, p. 248.

27. Hirschman, *op. cit.*, p. 250. La citation de Marx est en elle-même explicite : « *Lors même qu’une société est arrivée à découvrir la piste de la loi naturelle qui préside à son mouvement, – et le but final de cet ouvrage est de dévoiler la loi économique du mouvement de la société moderne, – elle ne peut ni dépasser d’un saut ni abolir par des décrets les phases de son développement naturel ; mais elle peut abréger la période de la gestation, et adoucir les maux de leur enfantement* », « Préface de la première édition allemande » (1867) in *Le Capital. Livre Premier*, Éditions sociales, 1976, p. 13.

28. Notons tout de même qu’aux yeux de Marx et Engels, les « pré-gauchistes », c’est-à-dire ceux qui revendiquaient l’illégalisme et l’action violente (blanquistes, anarchistes, etc.), étaient des révolutionnaires « *trop pressés* », « *Quelle naïveté enfantine que d’ériger sa propre impatience en argument théorique* » (Engels). Cf. Richard Gombin, *Les Origines du gauchisme*, Le Seuil, 1971 ; Henri Arvon, *Le Gauchisme*, PUF, 1974.

29. Cf. Michel Paty, « Histoire rapide de la vitesse », in *La vitesse. Actes des 8^{ème} entretiens de la Vilette*, Centre National de Documentation Pédagogique, Paris, 1997, p. 15-31.

[↑] « Le monde moderne, hier est déjà un très vieux souvenir. »

Si avec Newton (qui meurt en 1727) il est désormais possible d’envisager la mesure précise de la vitesse – et donc l’accélération –, il ne faudra pas attendre bien longtemps, sans même être pressé, pour voir surgir le phénomène de l’accélération en tant que paradigme de la modernité : accélération des inventions et des innovations techniques, révolutions politiques et économiques, accélération des transformations sociales, des modes de pensée, des modes de vie³⁰, etc. (Remarquons que si l’importance de l’invention de la machine à vapeur dans le développement de la révolution industrielle est depuis longtemps reconnu, cette nouvelle façon de produire de l’énergie fut scientifiquement comprise a posteriori avec la thermodynamique, qui associait aux principes de la mécanique newtonienne des considérations de température et de chaleur.³¹ De là naîtra, entre autres choses, le réfrigérateur³²… De Newton au docteur Martinot, il n’y a qu’un pas !)

*

« *Les fermiers veulent des réfrigérateurs, et non plus des contes de fées.* »

Emmanuel Le Roy Ladurie,

« La civilisation rurale », 1972

le gauchisme à réaction

L’accélération, qui agit sans exception sur tous les moments de la vie, tend à brouiller la perception que nous nous faisons du présent. Les transformations sont telles que le présent se réécrit en permanence, sans interruption, jusqu’à devenir illisible, indéchiffrable ; jusqu’à abolir le passé. D’où cette tentation de vouloir, en réaction, *sublimier*³³ le passé. Or le passé lui-même ne résiste pas à l’accélération qui finit par le liquéfier,

30. Comme le rappelle Hartmut Rosa, « avant » cette accélération généralisée, qui prévalait encore à l’époque de Newton, la majorité des gens vivaient comme vivaient leurs parents qui, eux-mêmes, empruntaient le même mode de vie que leurs parents, leurs grands-parents, et arrière-grands-parents. Les transformations des modes de vie prenaient beaucoup plus de temps, s’étalant sur plusieurs générations. Au dix-neuvième siècle, puis surtout à partir du vingtième, ces changements sont devenus générationnels, intergénérationnels puis intragénérationnels (un même individu connaît aujourd’hui de nombreuses transformations au cours de sa vie, d’un point de vue professionnel, matrimonial et affectif, esthétique, etc.).

31. La thermodynamique repose sur deux principes fondamentaux : l’énergie ne peut être ni fabriquée ni détruite mais est toujours conservée ; entre deux corps, la chaleur ne se transmet jamais du plus froid au plus chaud. (cf. Jacques Tillieu, *La Thermodynamique : théorie phénoménologique*, PUF, « Que sais-je ? », 1990) Tout cela, M. Martinot l’avait a priori bien compris…

32. Pour la petite histoire, Einstein qui, avec sa théorie de la relativité, dépassera les principes newtoniens, inventa en 1926 un type de réfrigérateur, qui s’avéra trop encombrant et bruyant pour être commercialisé.

33. Ce terme est à comprendre tant dans son sens premier (idéaliser, purifier) que dans son sens physique, où la sublimation définit le passage direct d’un corps de l’état solide à l’état gazeux (pour rester dans nos histoires de congélation, notons que la sublimation permet notamment, en les surgéant, de lyophiliser des aliments…).



jusqu’à le rendre gazeux. Un événement s’étant déroulé des années en arrière apparaît tout aussi lointain à nos yeux que celui qui a eu lieu hier, ou dans l’heure qui vient de s’écouler. Dans le monde moderne, hier est déjà un très vieux souvenir.

Au-delà du réflexe, la tentation de fuite en arrière qui anime – mais à des degrés divers – une grande partie de la critique radicale qu’on appellera ici « gauchiste » est justifiée par la difficulté, aujourd’hui, à avoir prise sur le cours des choses – l’échec des révolutions, si ce n’est la victoire du Capital, le confirmant. Précisons, avant d’aller plus loin, que nous employons le terme « gauchiste » dans un sens très large, pour qualifier les groupes politiques extra-parlementaires. Nous l’utilisons comme un mot-valise dans lequel nous venons plier et ranger de multiples tendances de la critique anticapitaliste, aussi neuves, froissées ou repassées, que dépareillées et criardes : des décroissants aux écologistes radicaux, en passant par les technophobes, primitivistes, trotskystes, anarchistes, anarcho-communistes, ultra-gauchistes, conseillistes, etc. – la liste n’étant pas, il va s’en dire, exhaustive. Nous conservons à ce terme, malgré le peu d’acointances que nous entretenons avec le camarade Vladimir Ilitch Oulianov, son caractère péjoratif d’origine.³⁴ Nous reprochons à la figure symbolique et caricaturale du gauchiste de n’avoir le plus souvent à la bouche qu’une récitation de slogans, un prêt-à-penser théorique qui manque d’attrait par manque de pertinence. Ce que ne se privent pas de souligner d’ailleurs ses ennemis, les supporters du nihilisme spectaculaire marchand, ces mammifères qui à vingt ans ne pensent qu’à leurs points retraite et à soixante regrettent leurs vingt ans. Pour eux, le discours gauchiste ne peut être que démodé, périmé, ringard³⁵. Or, nous qui sommes peu sensible à la mode, nous reprochons plutôt au discours gauchiste de manquer trop souvent sa cible. Les armes de la critique doivent s’adapter, quand celles du gauchiste ont tendance à s’enrayer. L’auteur de ce texte, souvent désarmé, ne s’exonère évidemment pas de tout défaut, et n’échappe pas aux penchants et travers gauchistes, loin s’en faut.

C’est ce réflexe réactionnaire, combiné à l’obstination militante à vouloir convaincre les foules, qui explique pourquoi le gauchiste est tourné si facilement en dérision par des commentateurs dérisoires. Car le réflexe réactionnaire est un aveu d’impuissance, une pensée en repli, se servant du passé immuable comme d’un refuge face à l’agitation ininterrompue du présent.

Afin de ne pas retarder davantage notre lectorat, nous allons donc nous empresser d’en finir avec toutes ces élucubrations précipitées. L’escalator de la vie ne cesse d’avancer et nous-même avons d’autres choses à faire, tout aussi impérieuses que de noircir inutilement du papier, comme par exemple – n’en déplaise à Sénèque – boire du vin, faire l’amour, ou travailler à l’abolition du salariat.³⁶

34. Nous avons bien conscience que ce terme, depuis la chute du bloc dit communiste et l’émiettement des partis communistes occidentaux, n’a plus la même signification, puisqu’il qualifiait des courants construits en opposition au marxisme-léninisme et à la bolchévisation du mouvement révolutionnaire. Il nous permet néanmoins encore de désigner des courants hétéroclites qui ont pour point commun la volonté de transformer les rapports sociaux.

35. Notons, pour rester dans nos histoires d’accélération, que le mot « ringard » désigne celui qui est en retard, pour avoir été à la mode et pour ne plus l’être. Michel Pastoureau explique d’ailleurs que le « ringard » apparaît dans les années 1960, avec la « crise de la modernité », « Ringard et postmoderne », *Le Genre humain*, n° 27, juin 1993, « L’Ancien et le nouveau ».

36. Même si, en attendant, comme aurait pu dire Martinot, il faut bien « remplir le frigo »…

La critique dite « gauchiste » a pour point commun avec l'expérience du docteur Martinot, depuis au moins la fin des années 1960, l'usage décomplexé de la cryogénéisation. À l'instar de notre désormais familier docteur, le gauchiste tend à cryogéniser le corps de la révolution, dans l'attente – et l'espoir – que les conditions de son avènement soient réunies dans un avenir plus ou moins proche. La révolution se voit conservée dans un congélateur théorique qui finit par ne plus faire ni chaud ni froid.³⁷

Une des erreurs de la critique gauchiste est d'affirmer que le système capitaliste serait, dans sa totalité, mauvais, nuisible, destructeur, si ce n'est diabolique. Qu'il incarnerait une espèce du mal absolu. Car tout ce qu'il produirait serait mal. Or le développement capitaliste ne repose pas seulement sur la destruction, l'autoritarisme, l'humiliation, l'exploitation à outrance. Au contraire, la puissance de ce système a résidé jusqu'à aujourd'hui dans sa capacité à combiner à tous les niveaux de la société le bon et le mauvais. Ce qui ne signifie pas qu'un jour ou l'autre, il ne puisse s'effondrer – il n'y a que les fanatiques du progrès qui ne puissent croire en sa ruine. Dans les pays développés, on ne peut pas regretter, d'un côté, la destruction des modes de vie passés, les prétendus liens de solidarité d'autrefois, etc. sans reconnaître, de l'autre, l'amélioration des conditions de vie matérielles présentes. Pour le dire un peu brutalement – et en écho au texte sur la conserve : mourir de faim est devenu rare dans le monde des supermarchés. Et ce n'est pas rien.³⁸

La critique gauchiste se perd parfois dans des élans lyriques qui accentuent la confusion entre réalité et fiction. Cela s'observe surtout lorsque la critique sociale devient critique culturelle, à savoir lorsque la critique des rapports sociaux se voit délaissée ou sous-estimée, au profit d'une critique, subjective et jamais étayée, des « modes de vie ». La critique se cantonne ici à l'apparence des choses sans plus parvenir à voir les enjeux qui derrière se jouent. Elle se nourrit d'impressions et de ressentis qui ne font que rendre plus confuse la complexité sociale, en s'enfermant dans une négativité séparée.

Par exemple, une critique du livre à succès *L'Insurrection qui vient* reprochait entre autres à celui-ci de « montrer une somme de choses mauvaises, qui auraient pour résultat, implicite, que tout est mauvais » dans ce monde. Elle soulignait :

*« Notre monde n'est pas mauvais en chaque chose, justement. Il est constitué de multiples satisfactions, qui nous assoupissent et nous réduisent, peut-être, mais dont nous avons besoin. La société en place a réussi à réduire à presque rien l'ascétisme et à corrompre, par le plaisir, par la satisfaction, notre insatisfaction fondamentale. Elle a légalisé et propagé des états de son "bien-être". Par des modes de pensée liés au repos, à la récupération, elle a colonisé, utilement pour elle, des lisères de l'inconscient, des rythmes où la concentration de la conscience se rétracte, et où vagabonde l'imagination. Cette atteinte à l'interdit ne génère pas simplement de la facticité, mais elle suscite aussi du soutien à cette société : oui, un "bon" film, un sprint en voiture de sport, un site Internet porno, un excellent repas, un "voyage" dans une capitale inconnue, un concert ou un match de football sont des moments, des états, des modes de pensée et de satisfaction auxquels nous participons tous plus ou moins, suspendant pendant ces instants nos possibilités de critique. Manger suffisamment et ne pas subir la guerre reste une double revendication de pauvre, que la société actuelle satisfait au moins dans les États occidentaux, et il n'y a pas beaucoup d'exemples dans le passé où une telle situation ait duré aussi longtemps. Il ne s'agit pas de militer pour quelque ascétisme ou de répudier le plaisir ; mais d'admettre que sa mutation en valeur positive de la société middleclass est aussi utilisée pour défendre cette société middleclass. »*³⁹

Cette critique téléologique pourrait s'appliquer, nous semble-t-il, à une grande partie de la critique radicale actuelle. La haine du présent, aussi justifiée soit-elle, conduit parfois le gauchiste à privilégier le sentiment et le ressenti au raisonnement. On le constate anecdotiquement depuis quelques temps avec la mystification du concept d'« obsolescence programmée » qui, avant même d'être prouvé et démontré, a été admis comme allant de soi, par réflexe, jouant sur le sentiment passéiste du « c'était mieux avant ». ⁴⁰ Cet exemple est symptomatique : il ne s'agit pas de comprendre en quoi le monde est mauvais. Il faut impérativement qu'il le soit. Misère de la pensée décroissante, décroissance de la pensée qui va jusqu'à oublier que les processus de mode et d'innovation, au cœur de la dynamique capitaliste, invitent le plus souvent les consommateurs à remplacer les marchandises avant même qu'elles ne soient physiquement usées...⁴¹

Il y a une impossibilité, si ce n'est un interdit moral chez le gauchiste, et dans le réflexe réactionnaire en général, à reconnaître que ce monde ne produit pas que de l'insatisfaction ; ce monde où l'insatisfaction existentielle cherche un pendant à travers la satisfaction matérielle. Il est plus difficile de s'attaquer à ce monde occidental de l'après 1945 qui assure des conditions de vie matérielles minimales et un confort relatif à sa population – car la marchandise se doit de satisfaire les besoins toujours renouvelés de ses clients – à un monde d'indigents tel que l'observait Marx ⁴² au milieu du dix-neuvième siècle. Les capitalistes ont compris plus vite que les gauchistes qu'ils ne pouvaient pas continuer à s'empiffrer sans concéder à la plèbe une part du gâteau. Jusqu'au début du vingtième siècle nombreux étaient celles et ceux qui n'avaient, littéralement, rien à perdre.⁴³ La situation a depuis changé où, d'un logement, d'une bagnole, de congés payés, etc., les exploités des pays développés ont désormais des choses à perdre.⁴⁴ Croire, comme le vendent certains, que la lutte victorieuse pour l'émancipation sera en mesure de maintenir le « niveau de vie » que vend la société capitaliste est une illusion qui relève de l'inconséquence. Comme de vouloir abolir la société marchande tout en conservant la marchandise.

Dans la mesure où une des fonctions de la littérature est de retenir le passé, de transcender l'achèvement du présent – la littérature ne serait-elle pas intrinsèquement réactionnaire ?! –, l'expérience cryogénique du docteur Martinot ne fut-elle pas en quelque sorte une expérience littéraire ? Mais une expérience littéraire qui aurait du attendre 2030 pour s'écrire et s'incarner. Martinot souhaitait que la fiction se réalise mais il ne voulait pas comprendre ce qu'il savait pourtant : le congélateur conserve la mort, et non la vie.

Dans *Retour vers le futur*, à la question de Marty McFly : « Mais merde, où sont-ils ?! », Emmett Brown dit le « Doc » répondit : « Tu devrais plutôt demander : "Mais merde, quand sont-ils ?!" »

37. Petite anecdote : en République fédérale d'Allemagne, il n'était pas rare à partir du jusan révolutionnaire de la fin des années 1970 de caractériser la nouvelle époque qui s'ouvrait d'« ère glaciaire », de « banquise ». Cf. Lothar Baier, « Triomphe du présent et résurgence du passé », *Le Genre humain*, op. cit.

38. Ce qui ne veut pas dire que les conditions matérielles d'existence ne soient pas en train de se détériorer. Et que le modèle productiviste des Trente Glorieuses ne soit pas l'exception confirmant la règle de la crise permanente.

39. L'Observatoire de téléologie, « L'insurrection qui vient – et au-delà », 2008. Texte qu'on pouvait il y a encore quelques temps trouver sur le site <http://www.teleologie.org/>.

40. Pour une critique du concept d'« obsolescence programmée », lire l'article d'Alexandre Delaigue, « Le mythe de l'obsolescence programmée », sur le blog econoclaste.org.free.fr (8 mars 2011).

41. « En revanche, comme Karl Marx, déjà, l'avait noté, dans le monde moderne, la consommation physique a été remplacée par la consommation morale : presque toujours, nous remplaçons les choses avant qu'elles ne se cassent, parce que les vitesses élevées d'innovation les ont rendues obsolètes et "anachroniques" bien avant que leur temps physique soit compté. En ce sens, notre relation au monde des objets est transformée en profondeur par les vitesses croissantes de la modernité », Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération*, op. cit., p. 62.

42. Il y a, nous semble-t-il, une ambivalence réactionnaire chez Marx qui regrettrait à la fois le temps des communes et des solidarités villageoises tout en reconnaissant le caractère « progressiste » du Capital, en insistant sur le caractère originellement révolutionnaire de la bourgeoisie. Par ailleurs, l'idée fantasmagique de « communisme primitif » qui subsiste aujourd'hui nourrit largement le réflexe réactionnaire.

43. D'où la force, à l'époque, du qualificatif « prolétaire » – qui n'a plus aujourd'hui la même résonance.

44. Même si, comme le démontre Thomas Piketti dans *Le Capital au XXI^e siècle* (Le Seuil, 2013), la grande majorité de la population a tendance à avoir de moins en moins de choses à perdre, le niveau des inégalités sociales actuelles rattrapant celui du dix-neuvième siècle.





sur les genoux main dans la main avec mimi le mari jaloux, pour mater des fresques interminables mais pas démesurées, société compacte de personnages secondaires et tertiaires, premiers rôles méthodiquement assassinés, rien de particulier à voir : tout reste à voir c. ne sait pas où donner de la tête, sous-titres mal calés, chaque recoin se trame, recompose chaque instant et hop glisse sur une autre séquence, tant pis si c. loupe certains épisodes ou si l'œil s'accroche parfois à un détail du scénario, dérive hasardeuse flânerie de scène en saynète aucune action spectaculaire pas d'événement notable c. à peine intrigué – léger tournoi, l'écran fait tableau fait paysage fait monde fait système, c. s'en suffit, se balade dans l'ensemble rythmé par d'insignifiants gros plans, chacun fait son p'tit truc dans son p'tit coin tout frémit l'air de rien pièces rapportées montées s'assemblent pour ne ressembler à rien de précis, sons et images ne coïncident guère, lente longue imperceptible progression infime accumulation d'anecdotes discrète chronique des faits rien que des faits, fiction très réaliste, la tension s'étend indistinctement et jamais ne s'y résout, c. n'a rien à saisir de ce qui se déroule sous son pif, puis tout se met à dérailler (forcément) sans qu'elle s'en rende compte – au final rien ne s'est vraiment passé : c. ne s'est pas ennuyée une seule seconde, s'est laissée aller, laissée surprendre, laissée à elle-même, sérénité de l'abandon, pourvu que c. se fasse ses films, finit par s'assoupir sur une bonne impression générale / mari et matou partis se coucher pendant la seconde mi-temps, lorsqu'enfin seule c. n'a plus à faire semblant de dormir / précis d'économie domestique : c. vit à ça près, ci devant derrière habite c. malgré elle, astique en son intérieur, pas question de s'installer ici : ne jamais s'établir dans ce juste milieu haut-lieu patrimonial à garder territoire à défendre, hante le foyer, apparitions dans le paysage ci-gisant, il manque quelques choses mais quoi oh rien de grave, s'effacent mots images situations expériences – disparition des chairs bouffées, phanères compris, que reste-t-il de tous ceux que c. a perdu en si bon chemin, absences de b. en présences de c. sous-jacences de b. c. d., de toutes façons c. passe après tout le reste ; séparation des éléments (manuel d'optique enfin amusante), lorsque soudain lorsqu'enfin cet univers familial, ce petit monde ce petit air de famille, si petit air, souffle court, minus air de réel, achève de se décomposer, petits petits tout petits éclatés écorchés, les protagonistes s'agitent de plus belle lassante frénésie, c. attendu de toutes parts à chaque virage, b. c. d. dans leur petit petit tout petit monde, voici la clairière qui se cache dans la forêt qui déborde le silence, généré le silence par la lisière, s'enfonce dans le paysage, bruyant le paysage : portrait de groupe avec mouches, portrait de groupe en mouches, portrait de mouches avec groupe, photos post-mortem, voilà où c. en est rendue : ainsi, ça a été, si-si. [sachons nous amuser : cherchez l'intrus, trouvez les sept erreurs, loup y es-tu, b. c. d. se cherchent se trouvent, touchés coulés, 1-2-3-soleil / perdu, c. bouge encore]

en jeu : mais quand comment improviser, face au travail qui compose tout ce petit monde – tension des circonstances excitation de l'attente, inachèvement de la besogne, théorie politique des grands ensembles, ne rien y faire ne rien en faire : défaire, en toute simplicité, liquider la permanence, c. s'imprègne du paysage y retourne yeux ligotés bras torse sexe jambes crevées, sifflote, pense en être malgré les erreurs passées les erreurs répétées, n'a rien à y gagner ne s'y perd plus : écoute : lorsqu'enfin c. n'a plus besoin de s'inquiéter pour les autres, détail inouï, discipline du temps pris sur soi accidents partagés, les aléas augmentent les probabilités augmentent les corps, ce son en fait-il venir un autre / toujours un ton en dessous accompagne les mouvements de foules, par où passe le moment opportun partir sur un coup de tête ne jamais revenir même sur un coup de tête, une décision à prendre à chaque instant déstabilise l'instant propice lorsque soudain / patatras, dans l'intuition se vautre c. : la petite musique ne prend pas, mal expirée, c. se met minable hésite repart hésite / lorsqu'enfin cet accident tant espéré, phénomène de groupe, c. interprète tout de triviale, on s'est encore mal compris pas moyen de s'entendre avec ce bruit qu'il fait qui recouvre ce sale temps qu'il fait / icimaintenant c. le sent bien, s'oublie : réceptif, influençable c. se laisse emporter par le dernier remous qui vient à peine de lui agiter la surface des yeux vitreux, disponible, vulnérable, pénétrable, nouvelle expérience kinesthésique, mémoire corporelle résiduelle involontaire, vaudrait mieux en rester là – au hasard, sur un bon souvenir : allez, vas-y, viens, laisse-toi aller laisse-toi faire fais-toi plaisir fais-moi plaisir, surprends-moi que je t'étonne, tous nos caprices étalés sur la table, prends donne prends donne ça fait pas si mal que ça, l'air de rien, tout ça pour mieux jouir de la situation et à la fin tu verras c'est jamais terrible, mon corps t'appartient appuie plus fort je ne sens (presque) rien, tu te souviens de nos premiers embrassements on s'offre à quoi qui possèdes-tu, basons-nous d'abord on négociera plus tard : on verra bien, essaye voir de m'attraper si t'y arrives et puis c. déjà tout oublié, tu vois c'est comme ça : et voilà – mais qu'est-ce que tu t'imaginais ?, quand comment commencer quand comment finir je ne m'y ferai jamais, toujours mauvais en affaires, c. toujours mieux que rien, passe encore, pardon je ne fais que passer, pour une fois qu'il m'arrive quelque chose, au fait, s'il était arrivé quelque chose à c. ? bien fait

quand bon lui semble, c. prend ses désirs pour la réalité, ne laisse rien passer, laisse une drôle d'impression, n'arrive pas à savoir mais que se passe-t-il au juste, à partir de quand jusqu'ou le réel se distingue-t-il se fait-il doubler de toutes les illusions qu'entretient c., à partir de quand jusqu'ou se complait-elle dans ces minables arrangements avec le réel, à qui consent quoi c. – ce qu'elle imagine c. de loin déçoit toujours de près (prise en défauts), ce que remarque b. en s'approchant ce que découvre c. en s'éloignant (pris par défaut), regarde bien tous ces corps insaisissables qu'elle imagine-tu y discerner que tu aimerais attraper au vol, c. vit à l'œil et s'en branle, le plausible augmente le réel accourcit l'in vraisemblable, ce matin le paysage semble plus vrai que nature, comme c'est beau, pittoresque, sublime ! comment, ce n'est pas vrai ? eh oui, tu vois, c'est comme ça, mais qu'est-ce que tu crois – c. jouit d'une bonne vue, sirotant une infusion somnolant dans son hamac, s'extrapole entre deux moites rêveries, car la situation est dramatique : soudain, siestes systématiquement interrompues. Ou : semblant de rien, détourne gestes et regards, imprévisibles jeux de mains trompe l'œil & passe-passe – c. y voit mieux se rapproche du but mais

n'attrape rien de plus, c. touchée par votre attention madamemoisieur merci à la prochaine, vous allez voir c'que vous allez voir, réalisme magique et magie réaliste, ne s'encombre pas des détails, prolonge l'imposture : vous en fait croire, tu n'vas quand même pas croire tout c'que tu vois mais qu'est-ce qui s'passe ici, voie de fait : y'a tromperie sur la marchandise mais pas sur la viande : faisandée, la bidoche, depuis le début de notre histoire – vous n'imaginez même pas vous ne pouvez pas imaginer, c. pourtant si vraie / la situation est : réel découpé, mesuré, mètre par mètre, seconde après seconde, un sou est un sou, tout compte, tout compte fait, invariable ritournelle, il n'y a pas de petites économies, peser chaque geste comme si tout le reste y était contenu, comme si c. allait être interrompue n'importe quand n'importe où n'importe quoi, c. décomposé, c. arpente le paysage sans plus oser bouger, par où traverser, comment éviter de se perdre dans les nuées de mots les montagnes de mouches les brèves illusoire mensongères – le réel est-il clos, fermement clos ? à quelles dimensions exactes se situe c., lorsque soudain

ben voyons, cela reste parfaitement irréel irréalisable, grommelle c. tant qu'elle entrevoit sans même frôler et n'y entend rien – finit par ne plus croire qu'en ce qu'elle étreint – alors, aller au contact garder le contact : maintenant, dansons, pas de deux et plus avec ou sans affinités, ballet improvisé en toute intimité, kinosphères réduites en leur plus simple expression, fuir l'harmonie des formes dédire la photogénie des chairs ruiner la chorégraphie des bien portants saccager le concert des gens aisés, petite petite toute petite anatomie de l'image – contractions astringence du tégument par où se frictionnent, tension de quoi se combent les interstices entre corps manifestes : de temps plus que d'espace (raccourcis de c. à b.), entre mots redondants : de sons plus que d'images, doute entre chaque instant, hésite entre chaque mouvement, synchroniser les effets qu'on se fait, c. s'acharne pour enchaîner – discipline du tronc/organes/souffle puis, (éventuellement,) bassin/bras/jambes/cul, insuffisante précision mécanique, comment se relâcher quand c. vit tout en retenue, c. tortille, frayer dans le temps l'espace le poids l'intensité du moindre élan, avant tout composer avec la gravité de la situation la lourdeur de la viande la bassesse des organes : tomber se rétablir se retomber, se coltiner le sol, affaissement de c. glissement du terrain nouvelle déception t'as peur de trébucher c'est ça ? – quelle maladresse, c. ne se maîtrise plus, piètres jeux de mots de jambes – même en pleine suspension c'est encore vers le sol que se tend e., puis c. tombe en disgrâce, désarticulation démembrement décortiquage, c. trop sensible, défaire le corps : faire corps dit-elle : las, c'est à la fin de cette histoire qu'on retrouve le corps de c., danse macabre étourdissante – avec toi, c., rien n'est jamais vraiment clair, mais tais-toi donc à la fin



melody nelson a les cheveux rouges

le monde, en avance, consciencieuse et opérationnelle.

de ça, je me suis dirigée directement vers son bureau.

Quand je me suis levée ce matin, je l’ai trouvé sur la table de la cuisine, là où je l’avais posé hier soir. Je l’avais acheté spécialement pour l’occasion – je l’avais choisi cher, beau et solide, sans vraiment rien y connaître – et il m’attendait immobile, flambant neuf. Je n’ai pas osé le toucher tout de suite, comme si j’avais eu peur de me brûler. C’est ridicule, je le sais, mais je me suis sentie superstitieuse et je n’ai pas voulu attirer la malchance. Aujourd’hui devait être un jour spécial. Un grand jour. Il ne fallait rien gâcher. Alors j’ai bu mon bol de thé en le regardant, essayant de m’habituer à sa forme, imaginant son poids et sa texture dans ma main. Je ne savais pas trop comment le tenir, comment le manier ; je ne l’avais pas souvent fait auparavant. Puis je me suis dit qu’il valait peut-être mieux ne pas trop y penser, que le geste viendrait tout seul le moment venu. C’est ce que j’espérais, et je priais surtout pour avoir la force nécessaire.

Lorsque je fus prête à partir, je le pris, le soupesai un instant ; il était plus lourd que je le pensais, puis le mis dans mon sac à main.

J’avais décidé d’aller au bureau à pieds aujourd’hui, pour profiter de ces instants, les savourer, les faire durer le plus possible. Parce que bientôt tout serait différent. Pendant les quinze minutes qu’ont duré le trajet, j’ai regardé autour de moi, les maisons, les automobiles, le ciel, les chats, les gens que je croisais. Tout me semblait beau et lumineux, j’avais le cœur léger malgré le stress qui me nouait les entrailles. Mon sac cognait contre ma hanche à chaque pas, son poids attestait d’un contenu nouveau, de ce que je m’apprêtais à réaliser. J’allais le faire, j’allais vraiment le faire ! L’excitation me gagnait au fur et à mesure que les minutes passaient. J’essayai de me rappeler quand j’avais eu cette idée la première fois, mais je ne m’en souvenais pas vraiment. Par contre, la décision, je l’avais prise un mois auparavant. Jour pour jour. Et aujourd’hui serait celui où je tiendrais la promesse que je m’étais faite. J’éprouvais un mélange d’angoisse et d’envie. J’avais hâte d’arriver, et en même temps je ralentissais malgré moi l’allure comme pour retarder l’échéance. J’ai même dû faire une pause quelques instants pour reprendre mon souffle parce que je m’étais mise à trembler comme une feuille. Mais j’ai fini par arriver à destination, et à ce moment-là, je me sentais tout à fait sereine. Je ne reculerais plus, je m’en rendis compte à cet instant, ma décision était sans appel.

J’entrai dans les locaux et saluai les quelques collègues déjà présents. J’étais calme et souriante et on me rendit mes salutations comme à l’ordinaire. Pourtant en les observant, ils me firent l’effet de figurants d’un mauvais film, évoluant dans un décor de carton-pâte. Tout sonnait faux, irréel, les bonjour, comment ça va, les sourires, les airs décidés et volontaires, les bureaux entrouverts, le cliquetis des doigts sur les claviers d’ordinateurs, comme une simulation de vie. Un théâtre absurde qui m’insupporte, mais j’ai depuis longtemps appris à faire semblant. Pourtant ce matin je n’ai pas rangé mon sac à main dans l’armoire, ni enlevé mon manteau et ne me suis pas rendue à mon poste. Au lieu

de ça, je me suis dirigée directement vers son bureau.

Il était fermé mais je savais qu’elle était à l’intérieur, parce que j’avais aperçu sa voiture sur le parking en arrivant. Et puis elle était toujours au travail avant tout le monde, en avance, consciencieuse et opérationnelle. Efficace. Productive.

Je frappai à la porte, trois petits coups secs auxquels elle me répondit d’entrer.

J’attendis qu’elle se tourne vers moi, quittant des yeux l’ordinateur sur lequel elle pianotait frénétiquement et bruyamment. Ça reste encore un mystère pour moi, ce qu’elle pouvait bien écrire toute la journée sur cet écran qu’elle ne quittait quasiment jamais. Je réalisai qu’elle avait un joli visage, je n’y avais jamais vraiment porté attention, mais ça n’aurait pas dû me surprendre. J’eus une seconde d’hésitation – pendant laquelle elle me fixa d’un air interrogateur, attendant que je veuille bien lui expliquer pourquoi je l’avais interrompue – en pensant à ses enfants, mais heureusement, ça ne dura pas. Sans un mot, je sortis le marteau de mon sac et l’abattit maladroitement contre le meuble de bureau qui nous séparait et dont j’avais mal évalué la taille. Le geste était effectivement venu tout seul, mais j’avais mal visé. Le choc irradiia de ma main jusqu’à mon bras et me fit chanceler. Elle en profita pour se lever et se reculer, l’air épouvantée. Mais je me ressaisis immédiatement et contournai rapidement le bureau pour assener un deuxième coup qui atteignit cette fois à l’épaule. C’est fou comme il s’avérait difficile de bien viser dans la précipitation. Ce n’est qu’à ce moment-là qu’elle se mit à hurler. Elle me regardait d’un air incrédule et fou, visiblement elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Elle aurait dû le voir venir pourtant. Je remarquai qu’elle s’était pissé dessus. Il fallait à tout prix la faire taire, en priant pour qu’elle n’ait pas déjà alerté les autres. Cette fois je saisis le marteau à deux mains et mon troisième coup atterrit en plein sur son visage. Je sentis ses os –

ses dents ? – craquer, et instantanément, le sang se mit à gicler.

C’était très impressionnant, irréel, comme si ça coulait d’un robinet ! Je me suis crue dans un film. Je n’avais jamais vu autant de sang s’écouler d’une personne. Parce que ça m’a mise mal à l’aise, j’ai frappé une nouvelle fois, et elle est allée se cogner contre le mur derrière elle. Pas mal la technique des deux mains, mais j’y avais mis tellement de force que ça me faisait mal aux bras. Je réalisai qu’il y avait quelque chose de chaud sur mon visage. Machinalement je m’essuyai et ma main se couvrit de sang.

Elle avait glissé sur le sol et émettait un son étrange, comme un gémissement étouffé. Je crois qu’elle essayait de crier. Je penchai la tête vers elle et réalisai qu’il ne restait plus grand-chose de son visage. Je m’accroupis à côté d’elle et l’observai un moment. Sa mâchoire était complètement enfoncée, son nez tordu d’une étrange manière, et j’eus beau chercher, un de ses yeux semblait avoir disparu. J’eus l’impression qu’elle était en train de s’étouffer avec ses propres dents. Deux petits coups bien placés avaient suffi à causer tous ces dégâts ! J’étais plutôt fière de moi, j’y avais mis tout mon cœur.

Elle avait glissé sur le sol et émettait un son étrange, comme un gémissement étouffé. Je crois qu’elle essayait de crier. Je penchai la tête vers elle et réalisai qu’il ne restait plus grand-chose de son visage. Je m’accroupis à côté d’elle et l’observai un moment. Sa mâchoire était complètement enfoncée, son nez tordu d’une étrange manière, et j’eus beau chercher, un de ses yeux semblait avoir disparu. J’eus l’impression qu’elle était en train de s’étouffer avec ses propres dents. Deux petits coups bien placés avaient suffi à causer tous ces dégâts ! J’étais plutôt fière de moi, j’y avais mis tout mon cœur.

C’était beau.

J’ai souri.

J’ai levé le marteau à deux mains au-dessus de ma tête et me suis remise à frapper.

J’ai frappé fort, frénétiquement, au hasard, tête, bras, ventre, jambes, sur son corps recroquevillé et brisé. Ça craquait, ça grinçait, giclait, éclaboussait. Et ça hurlait, et c’était ma propre voix qui hurlait. Chaque coup était une jouissance insoupçonnée, un nouveau monde qui s’ouvrait à moi. J’avais transgressé le tabou ultime, plus rien ne pourrait jamais me faire peur. Je sentais la vie bouillonner de mes orteils à mes cheveux, comme jamais auparavant. Pour la première fois de mon existence, je découvrais ce que voulait dire être en vie.

Ça sentait le sang et l’urine. Ça devait être ça l’odeur de la peur. Bien. Bien.

J’éprouvais un sentiment nouveau de puissance à l’idée que j’étais responsable de ça. Elle était là, réduite à néant, à ma merci, les rôles enfin inversés. Quelques secondes et l’univers n’était plus le même.

Je l’avais changé.

Toute seule.

C’était une sensation tellement grisante que je fus tentée de faire durer le jeu, de m’amuser avec elle. Mais je savais que je n’avais pas beaucoup de temps ; il fallait en finir. Je me suis relevée et je l’ai poussée du pied. Elle s’est retrouvée allongée par terre et le sang a coulé dans ses cheveux. Ça m’a rappelé quelque chose. Les paroles d’une chanson. Melody Nelson a les cheveux rouges, et c’est leur couleur naturelle.

À nouveau, j’ai trouvé ça beau. Cette perfection réduite à un tas de chair meurtrie, cette sainteté vidée de son âme. Finalement, elle était faillible et mortelle, comme tout le monde. Ça avait dû être un sacré choc de le réaliser.

Je fus arrachée à ma contemplation par un hurlement. Une de mes collègues, probablement alertée par mes

propre cris avait ouvert la porte du bureau et le spectacle qu’elle avait sous les yeux semblait ne pas lui plaire autant qu’à moi.

En ne me souviens pas vraiment comment je suis rentrée chez moi. Et pourtant, comme par miracle, j’ai refait le chemin que j’avais parcouru peu de temps avant dans le sens inverse. Je sais que mes collègues pétrifiés m’ont laissée sortir sans rien dire. Et j’ai marché d’un pas décidé me sentant invincible et euphorique. Je tenais toujours mon marteau à la main et je crois que j’ai fait peur aux gens que j’ai croisés dans la rue. J’étais dans un état second, comme dans une bulle. Je vivais un moment de pur bonheur que je savais de courte durée.

En arrivant chez moi, je suis allée directement dans la salle de bain parce que je me sentais poisseuse. En me découvrant dans le miroir, je compris pourquoi personne n’avait tenté de m’arrêter. J’étais la parfaite réincarnation de Carrie, couverte de son sang de cochon. J’avais le regard fou et je serrais si fort mon marteau que mes articulations étaient blanches. J’éprouvai même de la difficulté à déplier les doigts qui le tenaient. Je suis entrée sous la douche toute habillée et j’ai ôté mes vêtements sous l’eau froide en tremblant.

Mon euphorie est retombée d’un coup.

J’ai laissé mes vêtements ensanglantés en tas dans la douche, j’ai nettoyé mon nouveau marteau qui n’avait plus du tout l’air neuf et l’ai reposé sur la table de la cuisine, en évidence.

Puis je suis allée me coucher. Je suis vraiment fatiguée, je ne vais pas tarder à m’endormir.

C’était une belle journée.

C’était beau.

J’ai souri.

J’ai levé le marteau à deux mains au-dessus de ma tête et me suis remise à frapper. J’ai frappé fort, frénétiquement, au hasard, tête, bras, ventre, jambes, sur son corps recroquevillé et brisé. Ça craquait, ça grinçait, giclait, éclaboussait. Et ça hurlait, et c’était ma propre voix qui hurlait. Chaque coup était une jouissance insoupçonnée, un nouveau monde qui s’ouvrait à moi. J’avais transgressé le tabou ultime, plus rien ne pourrait jamais me faire peur. Je sentais la vie bouillonner de mes orteils à mes cheveux, comme jamais auparavant. Pour la première fois de mon existence, je découvrais ce que voulait dire être en vie.

Ça sentait le sang et l’urine. Ça devait être ça l’odeur de la peur. Bien. Bien.

J’éprouvais un sentiment nouveau de puissance à l’idée que j’étais responsable de ça. Elle était là, réduite à néant, à ma merci, les rôles enfin inversés. Quelques secondes et l’univers n’était plus le même.

Je l’avais changé.

Toute seule.

C’était une sensation tellement grisante que je fus tentée de faire durer le jeu, de m’amuser avec elle. Mais je savais que je n’avais pas beaucoup de temps ; il fallait en finir. Je me suis relevée et je l’ai poussée du pied. Elle s’est retrouvée allongée par terre et le sang a coulé dans ses cheveux. Ça m’a rappelé quelque chose. Les paroles d’une chanson. Melody Nelson a les cheveux rouges, et c’est leur couleur naturelle.

À nouveau, j’ai trouvé ça beau. Cette perfection réduite à un tas de chair meurtrie, cette sainteté vidée de son âme. Finalement, elle était faillible et mortelle, comme tout le monde. Ça avait dû être un sacré choc de le réaliser.

Je fus arrachée à ma contemplation par un hurlement. Une de mes collègues, probablement alertée par mes

propre cris avait ouvert la porte du bureau et le spectacle qu’elle avait sous les yeux semblait ne pas lui plaire autant qu’à moi.

En ne me souviens pas vraiment comment je suis rentrée chez moi. Et pourtant, comme par miracle, j’ai refait le chemin que j’avais parcouru peu de temps avant dans le sens inverse. Je sais que mes collègues pétrifiés m’ont laissée sortir sans rien dire. Et j’ai marché d’un pas décidé me sentant invincible et euphorique. Je tenais toujours mon marteau à la main et je crois que j’ai fait peur aux gens que j’ai croisés dans la rue. J’étais dans un état second, comme dans une bulle. Je vivais un moment de pur bonheur que je savais de courte durée.

En arrivant chez moi, je suis allée directement dans la salle de bain parce que je me sentais poisseuse. En me découvrant dans le miroir, je compris pourquoi personne n’avait tenté de m’arrêter. J’étais la parfaite réincarnation de Carrie, couverte de son sang de cochon. J’avais le regard fou et je serrais si fort mon marteau que mes articulations étaient blanches. J’éprouvai même de la difficulté à déplier les doigts qui le tenaient. Je suis entrée sous la douche toute habillée et j’ai ôté mes vêtements sous l’eau froide en tremblant.

Mon euphorie est retombée d’un coup.

J’ai laissé mes vêtements ensanglantés en tas dans la douche, j’ai nettoyé mon nouveau marteau qui n’avait plus du tout l’air neuf et l’ai reposé sur la table de la cuisine, en évidence.

Puis je suis allée me coucher. Je suis vraiment fatiguée, je ne vais pas tarder à m’endormir.

C’était une belle journée.

C’était beau.

J’ai souri.

J’ai levé le marteau à deux mains au-dessus de ma tête et me suis remise à frapper.

Ça sentait le sang et l’urine. Ça devait être ça l’odeur de la peur. Bien. Bien.

J’éprouvais un sentiment nouveau de puissance à l’idée que j’étais responsable de ça. Elle était là, réduite à néant, à ma merci, les rôles enfin inversés. Quelques secondes et l’univers n’était plus le même.

Je l’avais changé.

Toute seule.

C’était une sensation tellement grisante que je fus tentée de faire durer le jeu, de m’amuser avec elle. Mais je savais que je n’avais pas beaucoup de temps ; il fallait en finir. Je me suis relevée et je l’ai poussée du pied. Elle s’est retrouvée allongée par terre et le sang a coulé dans ses cheveux. Ça m’a rappelé quelque chose. Les paroles d’une chanson. Melody Nelson a les cheveux rouges, et c’est leur couleur naturelle.

À nouveau, j’ai trouvé ça beau. Cette perfection réduite à un tas de chair meurtrie, cette sainteté vidée de son âme. Finalement, elle était faillible et mortelle, comme tout le monde. Ça avait dû être un sacré choc de le réaliser.

Je fus arrachée à ma contemplation par un hurlement. Une de mes collègues, probablement alertée par mes

propre cris avait ouvert la porte du bureau et le spectacle qu’elle avait sous les yeux semblait ne pas lui plaire autant qu’à moi.

En ne me souviens pas vraiment comment je suis rentrée chez moi. Et pourtant, comme par miracle, j’ai refait le chemin que j’avais parcouru peu de temps avant dans le sens inverse. Je sais que mes collègues pétrifiés m’ont laissée sortir sans rien dire. Et j’ai marché d’un pas décidé me sentant invincible et euphorique. Je tenais toujours mon marteau à la main et je crois que j’ai fait peur aux gens que j’ai croisés dans la rue. J’étais dans un état second, comme dans une bulle. Je vivais un moment de pur bonheur que je savais de courte durée.

En arrivant chez moi, je suis allée directement dans la salle de bain parce que je me sentais poisseuse. En me découvrant dans le miroir, je compris pourquoi personne n’avait tenté de m’arrêter. J’étais la parfaite réincarnation de Carrie, couverte de son sang de cochon. J’avais le regard fou et je serrais si fort mon marteau que mes articulations étaient blanches. J’éprouvai même de la difficulté à déplier les doigts qui le tenaient. Je suis entrée sous la douche toute habillée et j’ai ôté mes vêtements sous l’eau froide en tremblant.

Mon euphorie est retombée d’un coup.

J’ai laissé mes vêtements ensanglantés en tas dans la douche, j’ai nettoyé mon nouveau marteau qui n’avait plus du tout l’air neuf et l’ai reposé sur la table de la cuisine, en évidence.

Puis je suis allée me coucher. Je suis vraiment fatiguée, je ne vais pas tarder à m’endormir.

C’était une belle journée.

C’était beau.

J’ai souri.

J’ai levé le marteau à deux mains au-dessus de ma tête et me suis remise à frapper. J’ai frappé fort, frénétiquement, au hasard, tête, bras, ventre, jambes, sur son corps recroquevillé et brisé. Ça craquait, ça grinçait, giclait, éclaboussait. Et ça hurlait, et c’était ma propre voix qui hurlait. Chaque coup était une jouissance insoupçonnée, un nouveau monde qui s’ouvrait à moi. J’avais transgressé le tabou ultime, plus rien ne pourrait jamais me faire peur. Je sentais la vie bouillonner de mes orteils à mes cheveux, comme jamais auparavant. Pour la première fois de mon existence, je découvrais ce que voulait dire être en vie.

J’ai continué à frapper jusqu’à épuisement, jusqu’à me retrouver par terre, essoufflée, pataugeant dans le sang mêlé à d’autres fluides poisseux que je n’identifiais pas. La douleur dans mon dos et mes bras était cuisante, mais elle me disait que j’étais toujours vivante. Je l’avais fait, et j’étais toujours là.

À nouveau, j’ai trouvé ça beau. Cette perfection réduite à un tas de chair meurtrie, cette sainteté vidée de son âme. Finalement, elle était faillible et mortelle, comme tout le monde. Ça avait dû être un sacré choc de le réaliser.

Je fus arrachée à ma contemplation par un hurlement. Une de mes collègues, probablement alertée par mes

propre cris avait ouvert la porte du bureau et le spectacle qu’elle avait sous les yeux semblait ne pas lui plaire autant qu’à moi.

En ne me souviens pas vraiment comment je suis rentrée chez moi. Et pourtant, comme par miracle, j’ai refait le chemin que j’avais parcouru peu de temps avant dans le sens inverse. Je sais que mes collègues pétrifiés m’ont laissée sortir sans rien dire. Et j’ai marché d’un pas décidé me sentant invincible et euphorique. Je tenais toujours mon marteau à la main et je crois que j’ai fait peur aux gens que j’ai croisés dans la rue. J’étais dans un état second, comme dans une bulle. Je vivais un moment de pur bonheur que je savais de courte durée.

En arrivant chez moi, je suis allée directement dans la salle de bain parce que je me sentais poisseuse. En me découvrant dans le miroir, je compris pourquoi personne n’avait tenté de m’arrêter. J’étais la parfaite réincarnation de Carrie, couverte de son sang de cochon. J’avais le regard fou et je serrais si fort mon marteau que mes articulations étaient blanches. J’éprouvai même de la difficulté à déplier les doigts qui le tenaient. Je suis entrée sous la douche toute habillée et j’ai ôté mes vêtements sous l’eau froide en tremblant.

Mon euphorie est retombée d’un coup.

J’ai laissé mes vêtements ensanglantés en tas dans la douche, j’ai nettoyé mon nouveau marteau qui n’avait plus du tout l’air neuf et l’ai reposé sur la table de la cuisine, en évidence.

Puis je suis allée me coucher. Je suis vraiment fatiguée, je ne vais pas tarder à m’endormir.

C’était une belle journée.

C’était beau.

J’ai souri.

J’ai levé le marteau à deux mains au-dessus de ma tête et me suis remise à frapper.

J’ai frappé fort, frénétiquement, au hasard, tête, bras, ventre, jambes, sur son corps recroquevillé et brisé. Ça craquait, ça grinçait, giclait, éclaboussait. Et ça hurlait, et c’était ma propre voix qui hurlait. Chaque coup était une jouissance insoupçonnée, un nouveau monde qui s’ouvrait à moi. J’avais transgressé le tabou ultime, plus rien ne pourrait jamais me faire peur. Je sentais la vie bouillonner de mes orteils à mes cheveux, comme jamais auparavant. Pour la première fois de mon existence, je découvrais ce que voulait dire être en vie.

J’ai continué à frapper jusqu’à épuisement, jusqu’à me retrouver par terre, essoufflée, pataugeant dans le sang mêlé à d’autres fluides poisseux que je n’identifiais pas. La douleur dans mon dos et mes bras était cuisante, mais elle me disait que j’étais toujours vivante. Je l’avais fait, et j’étais toujours là.

À nouveau, j’ai trouvé ça beau. Cette perfection réduite à un tas de chair meurtrie, cette sainteté vidée de son âme. Finalement, elle était faillible et mortelle, comme tout le monde. Ça avait dû être un sacré choc de le réaliser.

Je fus arrachée à ma contemplation par un hurlement. Une de mes collègues, probablement alertée par mes

propre cris avait ouvert la porte du bureau et le spectacle qu’elle avait sous les yeux semblait ne pas lui plaire autant qu’à moi.

En ne me souviens pas vraiment comment je suis rentrée chez moi. Et pourtant, comme par miracle, j’ai refait le chemin que j’avais parcouru peu de temps avant dans le sens inverse. Je sais que mes collègues pétrifiés m’ont laissée sortir sans rien dire. Et j’ai marché d’un pas décidé me sentant invincible et euphorique. Je tenais toujours mon marteau à la main et je crois que j’ai fait peur aux gens que j’ai croisés dans la rue. J’étais dans un état second, comme dans une bulle. Je vivais un moment de pur bonheur que je savais de courte durée.

En arrivant chez moi, je suis allée directement dans la salle de bain parce que je me sentais poisseuse. En me découvrant dans le miroir, je compris pourquoi personne n’avait tenté de m’arrêter. J’étais la parfaite réincarnation de Carrie, couverte de son sang de cochon. J’avais le regard fou et je serrais si fort mon marteau que mes articulations étaient blanches. J’éprouvai même de la difficulté à déplier les doigts qui le tenaient. Je suis entrée sous la douche toute habillée et j’ai ôté mes vêtements sous l’eau froide en tremblant.

Mon euphorie est retombée d’un coup.

J’ai laissé mes vêtements ensanglantés en tas dans la douche, j’ai nettoyé mon nouveau marteau qui n’avait plus du tout l’air neuf et l’ai reposé sur la table de la cuisine, en évidence.

Puis je suis allée me coucher. Je suis vraiment fatiguée, je ne vais pas tarder à m’endormir.

C’était une belle journée.

C’était beau.

J’ai souri.

J’ai levé le marteau à deux mains au-dessus de ma tête et me suis remise à frapper.

J’ai frappé fort, frénétiquement, au hasard, tête, bras, ventre, jambes, sur son corps recroquevillé et brisé. Ça craquait, ça grinçait, giclait, éclaboussait. Et ça hurlait, et c’était ma propre voix qui hurlait. Chaque coup était une jouissance insoupçonnée, un nouveau monde qui s’ouvrait à moi. J’avais transgressé le tabou ultime, plus rien ne pourrait jamais me faire peur. Je sentais la vie bouillonner de mes orteils à mes cheveux, comme jamais auparavant. Pour la première fois de mon existence, je découvrais ce que voulait dire être en vie.

J’ai continué à frapper jusqu’à épuisement, jusqu’à me retrouver par terre, essoufflée, pataugeant dans le sang mêlé à d’autres fluides poisseux que je n’identifiais pas. La douleur dans mon dos et mes bras était cuisante, mais elle me disait que j’étais toujours vivante. Je l’avais fait, et j’étais toujours là.

À nouveau, j’ai trouvé ça beau. Cette perfection réduite à un tas de chair meurtrie, cette sainteté vidée de son âme. Finalement, elle était faillible et mortelle, comme tout le monde. Ça avait dû être un sacré choc de le réaliser.

Je fus arrachée à ma contemplation par un hurlement. Une de mes collègues, probablement alertée par mes

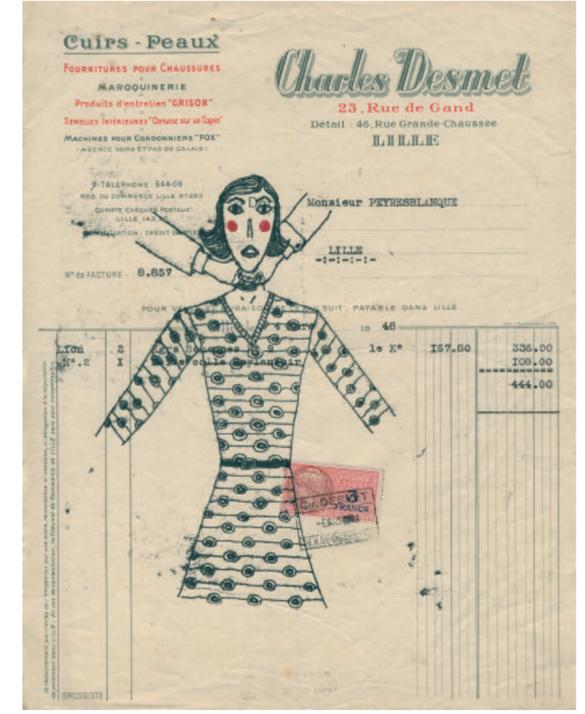
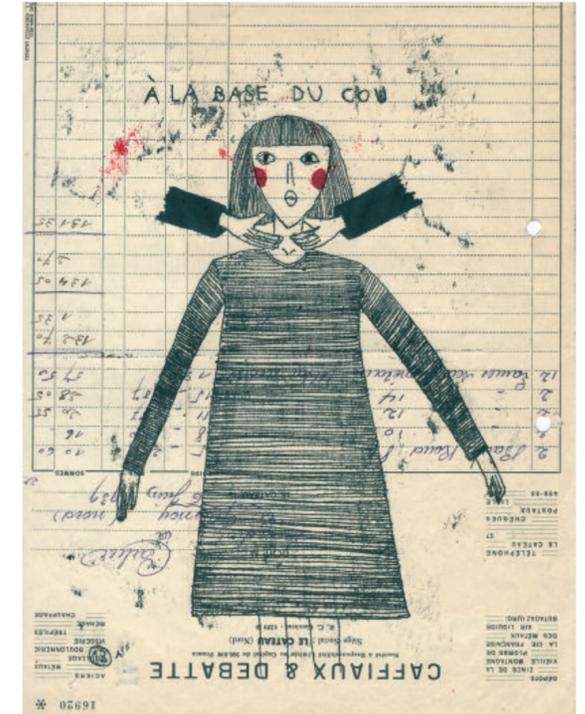
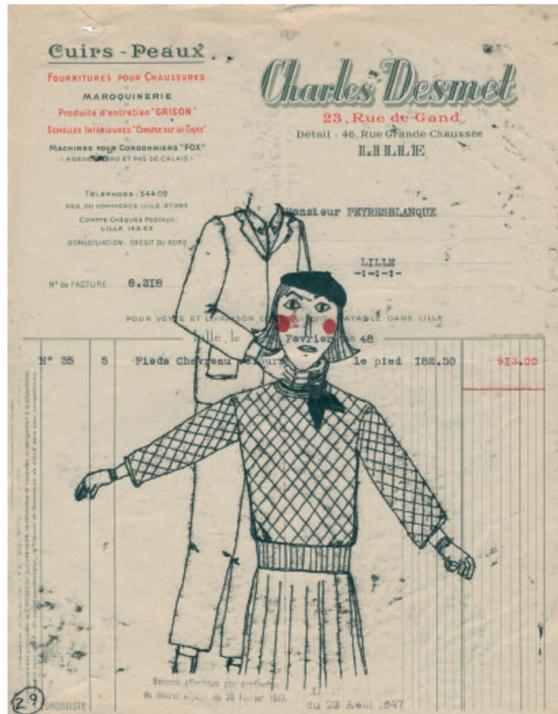
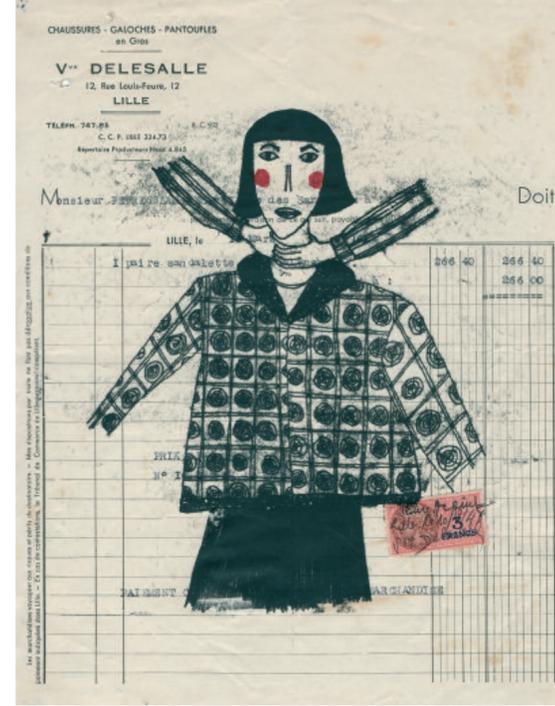
propre cris avait ouvert la porte du bureau et le spectacle qu’elle avait sous les yeux semblait ne pas lui plaire autant qu’à moi.



«24 tomates – rouges comme doivent l'être les jeunes filles que l'on complimente, affirme Marpon, et si ça ne marche pas, étranglez-les, serrez fort à la base du cou jusqu'à ce que les joues se colorent, accentuez ou relâchez alors la pression pour obte-

nir l'incarnat désiré, plus ou moins soutenu selon votre conception de la pudeur, ainsi s'embrasent les adolescentes, et cette naïve manifestation de leur trouble est une chose, convenons-en, bien émouvante [...]

Éric Chevillard, *Le caoutchouc décidément*, 1992



MANUFACTURE D'ARTICLES EN FIBRE

quoique POUR L'INDUSTRIE TEXTILE deux

JULES SUROY ET GÉRARD

S. A. R. L. AU CAPITAL DE 200.000 FRANCS

Téléphone Lille n° 304.87

53, (ancien 27 ter) Rue Anatole-France

Facture N°

R. C. LILLE N° 59.977

RONCHIN-LEZ-LILLE

Cde N°

CHÈQ. POST. LILLE 17.213

Livraison suivant votre commande verbale

Doit Monsieur PEYRESBLANQUE

de commande N°

41 Rue des Sarrazins

en date du

LILLE

RÉPERTOIRE PRODUCTEURS
LILLE (NORD) N° 17

Ronchin, le 2 MARS 1948

Imp. Indu

I20 Kgs de ventes de carton

le kg

70,-

8.400

Taxes de transaction, locale et départementale
3,09%

259

8.659

-Net, sans escompte-

le Trésor

Règlement comptant.

Pour achat

Ronchin le 2 MARS 1948

S.A.R.L. J. SUROY et GERARD

l'un des Gérants



VALEUR EN

Les marchandises voyagent aux risques et périls de l'acheteur. Elles sont payables dans Ronchin, sans escompte. Mes mandats ou non acceptation de règlement ne font pas une dérogation au lieu de paiement.